

ST-CE parce que la France est trop riche en femmes de cœur et de brillant courage que « le froid oubli, second linceul des morts », suivant l'expression du poète, recouvre la mémoire de tant d'héroïnes, dont le nom mériterait d'être inscrit en lettres d'or sur les murailles d'un Panthéon féminin ?

Qu'il me soit permis d'essayer de tirer de cet abandon immérité celui d'une femme pleine de loyauté et de vaillance, dont le souvenir est bien fait pour consoler et relever les âmes vraiment françaises, trop souvent abattues par le spectacle de tout ce qui se passe aujourd'hui autour de nous.

On était à la fin du xvi^e siècle. Henri IV, devenu catholique, était entré dans Paris, après un siège trop mémorable, et s'était assis sur le trône de Saint Louis. Des campagnes courtes et heureuses, d'habiles négociations lui avaient soumis, au nord et à l'est, les derniers rebelles, et les ligueurs qui persistaient encore à nier et à combattre les droits du Béarnais à la couronne, obligés de se retirer au sud de la Loire, avaient concentré leurs suprêmes forces dans la province du Languedoc.

C'est là que le roi d'Espagne, Philippe II, leur faisait parvenir d'importants secours en hommes et en argent, tantôt se servant des défilés sauvages qui interrompent en quelques endroits la haute barrière pyrénéenne, le plus souvent les expédiant par mer dans quelque port de la Méditerranée, presque tous alors en possession de l'armée de la Ligue sur le littoral languedocien.

Le duc de Montmorency, gouverneur, pour Henri IV, de l'immense province du Languedoc, n'y avait guère qu'une autorité nominale, car les troupes ennemies, composées des débris de celles de la Ligue, de mercenaires wallons et des vieilles bandes de l'infanterie espagnole, s'étaient emparées, par force ou par artifice, de toutes les citadelles du pays, où elles trouvaient un refuge assuré et rapide contre les attaques de l'armée royale. Un seul boulevard restait aux mains du duc : c'était le château-

fort de Leucate, situé au sud du département actuel de l'Aude.

Placé à l'extrémité d'une presqu'île qui, en s'avancant dans la mer, forme une anse ou port naturel dans lequel les bâtiments de fort tonnage trouvent un abri sûr, le château-fort était chargé d'en défendre l'entrée à tout navire ennemi. On conçoit de quelle importance devait être, pour le roi d'Espagne, la possession de cette forteresse qui, entre les mains de Philippe II, serait devenue un point d'appui incomparable pour le débarquement de ses troupes dans l'excellent port de Leucate, où, jusqu'alors, la vaillante petite garnison française l'avait empêché d'aborder.

Aussi le duc de Montmorency avait-il appelé au commandement de cette place, si précieuse pour l'autorité royale, un officier plein de bravoure et d'intelligence, M. de Barri de Saint-Aunez, qui, en prenant possession de ses fonctions, avait juré solennellement que, « lui vivant, jamais la place, dont on lui confiait la garde, ne tomberait entre les mains des ennemis ».

Depuis le jour de son installation jusqu'à celui où commence cette histoire, M. de Barri avait su, par son active surveillance et sa merveilleuse bravoure, déjouer les ruses de l'ennemi, repousser ses attaques et lui faire subir des pertes considérables.

Cependant, on se battait un peu partout dans la province, et les deux partis, épuisés, éprouvaient l'un autant que l'autre le besoin d'un repos réparateur.

D'un commun accord, une trêve fut conclue pour deux mois, pendant lesquels chacun, après s'être remis des fatigues de la lutte passée, se mit en devoir de se préparer à une lutte nouvelle.

L'annonce de cette trêve fut reçue avec une joie indicible par Françoise Cézelli, dame de Barri, enfermée, avec son mari et son fils aîné, Hercule, au château de Leucate.

Deux mois! c'était plus qu'il n'en fallait pour aller à Rivesaltes embrasser ses plus jeunes enfants, qu'elle y avait laissés sous la garde de son père et de sa mère, et revenir partager les périls de son mari!

Confiant, comme toutes les âmes droites, dans la loyauté d'autrui et le respect de la foi jurée, persuadé qu'aucune entreprise ennemie n'était à redouter pendant la durée de la trêve, M. de Barri consentit sans difficulté au départ de sa femme, et la mit lui-même en route sous la garde d'une escorte, composée d'hommes dévoués et sûrs, à qui il ordonna de revenir au château dès qu'ils auraient remis M^{me} de Barri entre les bras de ses parents.

En attendant leur retour, il s'occupa des mesures à prendre pour pourvoir à la garde du fort et assurer sa sécurité en son absence, car il était nécessaire qu'il partit aussi de son côté pour se rendre auprès de M. de Montmorency, dont il désirait recevoir de nouvelles instructions.

Rassuré sur le voyage de sa femme par le retour heureux de l'escorte qui l'avait accompagnée, M. de Barri quitta Leucate, suivi d'un seul écuyer et d'un jeune valet d'écurie conduisant une mule chargée de provisions, d'armes et de vêtements de rechange.

La petite troupe avançait lentement, obligée qu'elle était de s'arrêter à chaque instant pour recueillir des renseignements sur l'endroit probable où se trouvait le duc. Ceux qu'elle recevait des habitants du pays étant le plus souvent contradictoires, force était à M. de Barri de les contrôler en s'adressant, quand il pouvait en rencontrer, à des partisans avérés de l'autorité royale. De là, incertitude dans son itinéraire et fréquents retards dans sa marche.

Il y avait trois jours déjà que M. de Barri avait quitté Leucate lorsqu'il se trouva, vers le soir, à l'entrée d'un chemin creux à l'extrémité duquel il espérait trouver la petite ville de Sigeac, où il avait des parents et des amis chez qui il avait dessein de passer la nuit et dont il recevrait sans doute de précieuses indications :

— Reste là, Pierrou, dit-il à l'enfant qui conduisait la mule, repose ta bête fatiguée pendant que nous irons reconnaître les lieux. Si nous sommes sur la bonne voie, je t'avertirai par trois coups de sifflet et tu viendras nous rejoindre.

Pierrou descendit de sa monture et s'assit sur un tertre gazonné d'où, tout en dévorant un morceau de gâteau de maïs qu'il venait de tirer de son bissac, il regarda s'éloigner ses deux compagnons. Il venait à peine de les perdre de vue, quand un coup de sifflet se fit entendre. Vite, il se leva, prêt à se remettre en selle, lorsqu'au bruit du sifflet se mêla celui de plusieurs coups de feu et du cliquetis des armes. La mule de Pierrou, effrayée, prit la fuite et disparut en quelques instants; l'enfant, prévoyant une catastrophe, se cacha derrière un buisson et attendit les événements.

Peu de minutes après, il aperçut dans le chemin creux, mais venant de son côté, une escouade de soldats espagnols qui, au mépris de la trêve, avaient tendu un guet-apens à M. de Barri, qu'ils emmenaient prisonnier et chargé de liens. Le cheval de l'officier et celui de l'écuyer suivaient derrière, montés par les chefs de cette bande de parjures!

Quand le triste cortège fut passé, Pierrou, qui n'y avait point vu l'écuyer, se mit, toujours rampant, à sa recherche. Il le trouva cent mètres plus loin, gisant dans la poussière de la route, criblé de blessures et expirant plein de douleur et de rage impuissante.

— Pierrou, lui dit-il, suis notre maître, tâche de savoir où on le conduit et préviens Madame, qui est à Rivesaltes. Va vite, laisse-moi, je meurs et n'ai plus besoin de personne.

L'enfant obéit et, à grandes enjambées, rejoignit les ravisseurs de M. de Barri, qu'il se mit à suivre

d'un peu loin. Avec son habit de droguet des montagnes et l'air indifférent dont il sifflait un chant du pays, il avait si bien la mine d'un paysan de la contrée que les soldats ne firent nulle attention à sa présence.

Mais son maître l'aperçut, et la vue du secours inattendu que lui envoyait la Providence reconforta son cœur.

Non qu'il songeât à fuir!... Fuir était impossible. Il était trop entouré, trop bien gardé! Gardé comme on garde une précieuse capture! Mais, au-dessus, bien au-dessus de la liberté, il plaçait l'intérêt du roi et le salut de la forteresse qu'il avait juré de défendre...

A qui allait-il la confier?

Pas un instant son choix n'hésita. Personne ne lui parut plus digne que sa femme de la tâche de conserver au roi la dernière de ses forteresses dans le Midi. Pierron était là, Pierron porterait ses ordres à M^{me} de Barri. Qu'importait le reste! On ferait de lui ce que l'on voudrait, l'honneur du commandant de place serait sauf. Et le brave gentilhomme se sentit soulagé d'un poids immense.

Cependant, les ombres du soir commençaient à envelopper la terre d'un voile grisâtre; les Espagnols s'arrêtèrent pour préparer leur campement de nuit. Après avoir allumé du feu, ils se mirent en devoir d'apprêter leur repas, tandis que Pierron, toujours sifflant et les mains dans ses poches, semblait considérer ce spectacle avec une enfantine curiosité.

Le prisonnier était peu surveillé, car on lui avait mis aux pieds des entraves qui répondaient de sa présence; ses mains seules restaient libres. Il en profita pour tirer du feu un charbon qui venait de s'éteindre, et à la faveur des ténèbres, qui ne se dissipaient guère que dans le voisinage immédiat du foyer, il tira de son justaucorps de buffle un mouchoir blanc sur lequel il traça au charbon quelques mots. Pierron, qui ne le quittait pas des yeux, s'approcha sans affectation.

Arrivé à une courte distance de son maître, il se coucha à terre et rampa sans bruit jusqu'à lui.

Il reçut de ses mains le mouchoir sur lequel le message était tracé, entendit murmurer à son oreille le nom de Rivesaltes, et, à l'aide de minutieuses précautions, put se retirer et gagner le chemin sans avoir été aperçu. A quelques pas de là, il retrouva sa mule, qui errait mélancoliquement, fort soucieuse, semblait-il, de son équipée; il l'enfourcha sans perdre une minute et prit en toute hâte le chemin de Rivesaltes. Sa connaissance du pays lui permit de s'y rendre rapidement par des sentiers détournés; le lendemain soir, il arrivait en vue de cette ville, sur les bords de l'Agly, qu'il n'osa point franchir dans l'obscurité. D'ailleurs, par crainte d'une attaque des partis qui battaient la campagne, les portes de la ville devaient être fermées: ennemis et amis étant également à

redouter. Mieux valait donc attendre le jour naissant pour trouver un pont ou un gué commode et passer la nuit, une belle nuit d'été, sous l'abri d'un ciel constellé d'étoiles.

Dès l'aube, il se remit en route, traversa, en tirant sa mule par le licou, la rivière, torrentueuse au printemps, timide et paisible pendant les chaleurs, et se présenta aux portes de la ville, où, grâce à la trêve non encore dénoncée, il put pénétrer sans la moindre formalité.

Arrivé au logis de M. Cezelli, que chacun s'empresse de lui indiquer, il fut admis immédiatement en présence de M^{me} de Barri, à qui, après avoir raconté les terribles événements dont il venait d'être témoin, il remit le mouchoir, soigneusement plié sur sa poitrine, que M. de Barri lui avait confié.

Françoise l'ouvrit avec précaution et y lut les mots, à demi effacés, que son mari y avait tracés.

Retourner à Leucate, prendre le commandement de la forteresse et s'y défendre jusqu'à la mort, tels étaient les ordres que le fidèle serviteur du roi lui faisait transmettre par Pierron. Penchée sur cette page héroïque, la regardant sans voir, la noble femme réfléchit un instant.

Elle ne cherchait point un moyen de se soustraire à son devoir, mais celui de l'accomplir ponctuellement.

Bientôt, elle releva la tête:

— Es-tu bien fatigué, Pierron?

— Non, madame.

— Es-tu prêt à partir avec moi, Pierron?

— Oui, madame, et à vous suivre jusqu'au bout du monde.

— C'est bien, Pierron, dit simplement M^{me} de Barri; descends à la cuisine et manges-y un morceau pendant que je vais tout organiser pour notre départ.

Une heure après, le nouveau commandant de Leucate, ayant reçu la bénédiction de son père et de sa mère, et embrassé ses enfants, rejoignait Pierron dans le vestibule de la maison.

Elle était vêtue, elle aussi, d'un déshabillé de droguet à demi couvert d'une cape languedocienne, et ressemblait d'autant mieux à une femme de pêcheur qui vient de vendre du poisson au marché, que le petit cheval qu'elle montait balançait, accrochés à la selle, les larges paniers dans lesquels se transportait alors, et se transporte encore aujourd'hui, la marée, sur les rivages du midi de la France.

Pierron la suivait en semblable équipage. Jamais les ligueurs ou les Espagnols, s'ils en rencontraient, ne soupçonneraient en eux les défenseurs du château de Leucate.

Après avoir franchi l'Agly, à l'endroit même où Pierron l'avait traversé le matin, M^{me} de Barri et son compagnon se mirent à suivre la rive gauche du petit fleuve, dans la direction de la mer. Ne perdant pas une minute, pressant sans cesse leurs

vigoureuses montures, ils arrivèrent vers minuit dans les environs de la Méditerranée. Le bruit des flots, l'air salin qui leur frappait au visage les avertit de son voisinage.

— Pierrou, dit Françoise, rompant un long silence, tu es du pays, je crois? Ne saurais-tu trouver par ici des pêcheurs qui me loueraient une barque pour aborder à Leucate?

— Il y a près d'ici, madame, un petit hameau où mon père habite.

— Ton père! Ce n'est donc point un soldat?

— Non, madame, ce n'est qu'un pauvre pêcheur; mais, si vous voulez joindre Leucate, il vous prêterait volontiers son bateau et ses bras pour vous y conduire.

— Allons vite, alors, Pierrou, s'écria M^{me} de Barri, et que Dieu te bénisse!

La pluie commençait à tomber fine et pénétrante; le ciel, voilé de gros nuages, répandait à peine assez de clarté pour laisser distinguer le chemin que suivaient nos voyageurs. Au moment où ils arrivaient dans le hameau, un vent plein de violence semblait présager la tempête.

Pierrou frappa à la porte d'une chaumière:

— Ouvrez, cria-t-il, c'est Pierrou!

Quelques exclamations de surprise et de joie lui répondirent.

Vite, la porte s'ouvrit; et un homme et une femme, à demi vêtus, se précipitèrent sur l'enfant, l'étreignant, l'embrassant, le questionnant avec une vivacité toute méridionale.

Pierrou s'arracha de leurs bras pour aider M^{me} de Barri à descendre de cheval et l'introduire dans le logis paternel, où il la fit asseoir près d'un feu de sarments que sa mère s'empressait de rallumer.

— Père, dit-il, voici M^{me} de Barri qu'il faut conduire cette nuit même, par mer, au château de Leucate.

— Je suis aux ordres de M^{me} de Barri, répondit avec courtoisie le pêcheur, en saluant la noble dame; je me permettrai cependant, et seulement pour sa sécurité personnelle, de lui signaler trois périls à redouter dans cette entreprise: Etre jetés à la côte par la tempête et brisés contre les rochers; être aperçus et attaqués par les vaisseaux espagnols qui croisent au large; enfin, recevoir du château même une décharge de mousqueterie, si nous en approchons trop près avant de nous être fait reconnaître.

— A Dieu va! répondit avec fermeté M^{me} de Barri; je suis prête à tout!

— Alors, attendons le petit jour, répliqua le pêcheur; c'est un moment où souvent la tempête se calme et où nous pourrions peut-être doubler le cap sans être aperçus.

— Et mon Pierrou? demanda timidement la mère.

— Pierrou est libre, répliqua M^{me} de Barri, en regardant le jeune homme.

— Je vous suis, madame, s'écria-t-il avec viva-

cité; mon père aura besoin d'un aide pour la manœuvre du bateau, et le château n'a point trop de défenseurs!

La mère soupira, mais elle se tut.

Le vent s'était apaisé et l'aube traçait dans le lointain des cieux une légère ligne blanchâtre quand la barque du père de Pierrou quitta le rivage.

Aux premières lueurs du jour, les hommes de garde sur les remparts de Leucate aperçurent un frêle esquif qui, faisant force de rames, s'efforçait de doubler le cap pour se diriger vers l'entrée de la forteresse. Craintifs et incertains depuis que leur commandant n'était plus là pour juger de la situation et donner des ordres, ils se demandaient quelle était la conduite à tenir à l'égard de ces passagers inconnus. Cette barque, d'aspect pacifique, ne portait-elle point des ennemis astucieux qui n'ignoraient pas l'absence du commandant de Leucate et venaient reconnaître en éclaireurs la possibilité de pénétrer dans la baie, à la faveur de cette circonstance; n'était-il point prudent de couler cette embarcation avant qu'elle en amenât de plus dangereuses et de plus formidables?

Une voix enfantine se mêla au conseil:

— Attendez quelques instants encore et voyons ce que ces gens-là nous veulent, disait-elle. Ils approchent: donc, ils ne se cachent pas; quand ils feront mine de s'en aller, ils sera toujours temps de tirer sur eux.

C'était le jeune Hercule de Barri, déjà levé, déjà parcourant les avant-postes, qui prononçait ces paroles prudentes.

Combien s'applaudit-il de cette résolution quand, peu après, il vit les passagers aborder, frapper à la porte du château et qu'il reconnut sa mère dans l'un de ces prétendus ennemis!

Aussitôt rentrée dans la forteresse, M^{me} de Barri en prit le commandement, passa la garnison en revue et ne cacha point à ses soldats le sort malheureux de leur commandant:

« Il est certain, leur dit-elle, en terminant son récit, que nous allons être attaqués prochainement. Il faut que toutes les mesures soient prises pour recevoir et repousser l'ennemi. Que chacun songe à faire son devoir; mon fils et moi, serons sans cesse au milieu de vous. »

Ce ne fut point un corps d'armée, comme l'avait pensé M^{me} de Barri, mais un parlementaire qui se présenta devant le château, demandant à lui parler.

Après avoir bandé les yeux au messager, les soldats le firent entrer à l'intérieur de Leucate et l'introduisirent près de la gouvernante de la forteresse.

Il lui en demanda les clés au nom de Philippe II, protecteur et défenseur de la sainte Ligue, lui promettant en échange la liberté de son mari.

— Dites à ceux qui vous envoient, à ceux qui, malgré la foi jurée, ont osé porter la main sur

M. de Barri, répondit dédaigneusement Françoise, qu'avant d'être son épouse, j'étais Française et, par conséquent, sujette du roi, à qui je dois fidélité et dévouement.

« J'aime mon mari avec la plus vive tendresse, mais lui-même m'ordonnerait de ne le faire passer qu'en seconde ligne dans cette circonstance. Pour payer sa rançon, je vous offre tous les biens que je possède, tous mes bijoux, toutes mes pierreries... mais il est un trésor au-dessus de tous les autres, un trésor au prix duquel M. de Barri ne me pardonnerait pas d'avoir racheté sa liberté : c'est son honneur et le mien ! Jamais vous n'obtiendrez de moi une telle lâcheté ! »

Décontenancé par cette réponse catégorique, le parlementaire se retira et, dès le lendemain, une bande formidable de ligueurs, renforcée par de nombreux vaisseaux espagnols, commencèrent à assiéger Leucate par terre et par mer.

La garnison était trop faible pour tenter des sorties, mais elle se défendit si bien derrière ses murailles, qu'elle fit éprouver aux assiégeants des pertes assez sérieuses pour les contraindre à se retirer. Ce premier siège avait duré six semaines.

Avant d'en tenter un second, dont l'issue leur paraissait douteuse, les ligueurs envoyèrent de nouveau à M^{me} de Barri un messenger pour lui dire qu'elle ne devait pas oublier que son époux était entre leurs mains et l'avertir que, si elle persistait dans sa résistance, ils n'hésiteraient pas à le livrer aux plus horribles supplices.

Le cœur déchiré par cette affreuse perspective, la généreuse femme ne balança pas à remplir son devoir.

— Je ne suis plus une épouse, répondit-elle avec une héroïque simplicité ; je suis un officier, et un officier ne se rend pas.

Une seconde attaque plus furieuse, mieux combinée que la précédente, fut la réplique des ennemis au courageux refus de M^{me} de Barri.

Accueillie par elle et par sa petite troupe avec la même bravoure, la même vigilance, cette nouvelle tentative aboutit à un honteux échec.

Les ligueurs résolurent de s'en venger, et ils le firent d'une manière odieuse.

Loin d'admirer l'héroïsme de Françoise, ils ne songèrent qu'à l'en punir dans ce qu'elle avait de plus cher au monde.

Aussitôt après être tombé entre les mains de ses ennemis, M. de Barri avait été dirigé sur Narbonne, où il gémissait dans une dure captivité.

Les chefs des ligueurs se rendirent auprès de lui, pénétrèrent dans son cachot accompagnés d'un homme à l'air farouche, vêtu de serge rouge de la tête aux pieds, et en qui le prisonnier reconnut facilement un bourreau.

Les offres les plus brillantes, les menaces les plus affreuses furent tour à tour faites à M. de Barri. S'il consentait à la reddition de Leucate, on

lui promettait des richesses immenses et un commandement considérable ; s'il résistait, on ferait périr sa femme, ses enfants et lui-même dans les plus affreux supplices.

— Ma femme, mes enfants et moi sommes entre les mains de Dieu, répondit-il ; il nous a donné la vie ; une maladie, un accident peut nous la ravir ! Jamais, pour conserver à moi ou aux miens cette existence éphémère, je ne consentirai à forfaire à l'honneur et à souiller mon nom, celui de ma race, d'une tache ineffaçable.

Furieux de cette inébranlable résistance, désespérant de triompher de l'invincible énergie de M^{me} de Barri, les ligueurs ne songèrent plus qu'à assouvir leur haine et leur désir de vengeance.

Sur l'ordre de leur chef, le bourreau étrangla, après l'avoir torturé, le noble gentilhomme, dont le corps fut immédiatement transporté à Leucate et remis aux troupes confédérées qui, de nouveau, en tentaient le siège.

Ces cruels soldats revêtirent le cadavre du commandant de tous les insignes de sa dignité et commencèrent, en vue du château, une procession sacrilège, à la tête de laquelle se balançait, suspendu à une potence, portée par quatre hommes robustes, le corps du malheureux supplicié. Les cris de triomphe poussés par les acteurs de cette cynique parade attirèrent, sur les remparts, les défenseurs du château. Malgré la distance, ils reconnurent facilement les traits et les habits de leur officier, et un furieux désir de représailles s'empara de leur cœur.

Il était facile de rendre aux ligueurs coup pour coup et procession pour procession. Quelque temps avant l'exécution de M. de Barri, le duc de Montmorency avait fait prisonnier un gentilhomme ligueur, nommé M. de Loupian, et, songeant à la situation périlleuse de M^{me} de Barri, il avait profité d'un moment favorable pour le lui envoyer, la priant de conserver M. de Loupian comme otage en vue de sa sécurité personnelle.

Ce fut à ce prisonnier que songèrent les soldats royalistes altérés de vengeance ; ils se précipitèrent en désordre vers la salle basse où le malheureux était enfermé et l'en firent sortir brutalement.

M^{me} de Barri s'était retirée dans son oratoire, afin d'échapper à l'atroce spectacle qui se déroulait sous les murs du château ; elle priait, demandant à Dieu force et résignation, quand un bruit confus de pas, de voix, de cris se fit entendre non loin d'elle.

Oubliant sa douleur pour exercer son active surveillance, elle sortit et se trouva, dans les corridors du château, en face de soldats, ivres de rage, qui traînaient M. de Loupian au supplice.

— Qu'y a-t-il, demanda-t-elle sévèrement, et qui vous a autorisés à délivrer ce prisonnier ?

— Nous allons le pendre pour venger notre commandant, clamèrent confusément les soldats, le pendre haut et court à la vue de ses amis et de

ses partisans ! Et nous promènerons aussi son cadavre autour de nos remparts !

Françoise, généreuse autant que brave, frémit à l'idée de cette cruelle injustice.

— Si vous aviez entre les mains, dit-elle avec fermeté, les méchants qui ont fait subir à mon cher époux, à votre bon maître, tant d'horribles outrages, je ne sais si je me croirais en droit de vous autoriser à exercer une telle vengeance, car le Livre Saint dit formellement : « La vengeance appartient à Dieu ; il se l'est réservée. » Mais combien plus criminels seriez-vous à ses yeux, si vous faisiez porter à ce gentilhomme le poids d'un crime dont il est innocent !

« Reconduisez M. de Loupian dans sa cellule, ajouta-t-elle avec autorité, et n'oubliez pas que la meilleure manière d'honorer la mémoire de M. de Barri, c'est de ne pas quitter les remparts et de conserver au roi, avec autant de vigilance qu'il le faisait lui-même, la citadelle confiée à votre garde. »

Après un dernier assaut, glorieusement repoussé, les assiégeants abandonnèrent Leucate, laissant sur le champ de bataille le cadavre de M. de Barri, que Françoise recueillit pieusement et à qui elle fit faire de magnifiques funérailles.

Quelques mois plus tard, la célèbre paix de Ver vins (1598) rendit au royaume une tranquillité qu'Henri IV et son digne ministre, Sully, employèrent à cicatriser les plaies de l'Etat, à rétablir l'ordre, à faire renaître la confiance et à constituer la forte et homogène unité de la France.

Au milieu des travaux et des soucis de la royauté, Henri n'oublia point ceux qui l'avaient fidèlement servi aux jours d'épreuve, et M^{me} de Barri reçut le lauréat de gouvernante de Leucate, avec la survivance pour son fils Hercule.

Pendant vingt-sept ans que cette veuve remplit encore les fonctions importantes que lui imposait son titre, elle ne cessa de faire preuve du zèle et des talents militaires les plus remarquables. La dignité dont elle était revêtue n'était point, comme on pourrait le supposer, purement honorifique ; jamais elle ne se déchargea sur personne du soin de commander aux soldats, d'assister à leurs exercices et de surveiller leur conduite.

Le bon ordre et la discipline étaient irréprochables dans sa petite troupe, car elle ne négligeait rien de ce qu'aurait pu faire le meilleur des capitaines.

Plusieurs fois des courtisans ambitieux, jaloux de l'estime dans laquelle le roi tenait M^{me} de Barri, essayèrent de lui représenter qu'une place aussi importante que celle de Leucate n'était point en sûreté entre les mains d'une femme.

Henri IV méprisa d'abord ces insinuations, mais voyant qu'elles se renouvelaient trop souvent, il résolut d'y mettre un terme :

— Messieurs, répondit-il sèchement aux détracteurs de M^{me} de Barri, je me fie plus en cette femme qu'au plus habile homme de mon royaume, car je n'en connais point qui m'aient fait d'aussi grandes avances, quand mon sort était encore bien incertain, ni donné d'aussi précieux gages de foi que l'a fait cette noble dame.

« D'ailleurs, ajouta en souriant le bon monarque, pour atténuer la sévérité de ses paroles, n'est-il point de la gloire de la France que l'on sache dans le monde entier que les dames y valent des capitaines ? »

CHARLES DE VITIS.

CONSEIL

Une sœur.



« J'ESPÈRE, mesdemoiselles, qu'il n'y a pas parmi vous beaucoup de filles uniques. Si gâtées par leurs parents qu'elles puissent être, rien ne remplace dans leur vie la joie salutaire d'avoir des frères et des sœurs. Mais cette joie est doublée de devoirs, et il me semble qu'il est bon de réfléchir quelquefois à ce qu'impose ce nom très doux de sœur.

Avez-vous à vos côtés une autre vous-même, une amie à peu près de votre âge, il n'est guère besoin de vous prêcher de l'aimer et de vivre en harmonie avec elle. C'est bien précieux d'avoir une compagne, une confidente, une sœur avec qui l'on échange bonheurs, sentiments, souffrances s'il en vient. Cette douceur vaut bien d'être payée par un peu de complaisance, de condescendance pour des goûts et des idées qui ne seraient pas exactement les vôtres. Et plus tard, comme ce lien vous demeurera, fort et puissant, à travers la vie ! Quand vous aurez quitté la maison paternelle, quelle joie d'échanger avec cette sœur retrouvée les chers souvenirs d'autrefois ! Quel appui vous serez l'une

pour l'autre, quelle sympathie vous serez prêtes à échanger dans les circonstances si diverses de votre vie ! L'union, l'amitié seront d'autant plus grandes alors que vous aurez, pendant votre jeunesse, vécu dans une plus grande harmonie.

Avez-vous des frères ? Ici, il ne faut plus seulement de la tendresse, de la concorde, le facile sacrifice, à certaines heures, d'une fantaisie ou d'un désir. Vous pouvez remplir une mission. Ces chers frères, si bons, si amusants, si complaisants, ils ne sont pas, comme vous, retenus par mille liens au foyer domestique. La terrible indépendance qui est l'apanage et le danger des hommes, les expose à mille imprudences, à mille écueils. La société de leurs pareils leur est souvent mauvaise. Le jeu, le cercle, le café les guettent au sortir des bras de leur mère, et un seul d'entre eux donne plus de soucis à cette tendre mère que toutes ses filles réunies. Vous ne savez pas assez que vous pouvez, près de vos frères, remplir une mission ; vous ne comprenez pas assez l'importance du rôle que vous pouvez remplir, ni l'influence mille fois salutaire que vous pouvez exercer. Si vous deveniez les amies de vos frères, si vous saviez, par vos complaisances, vos attentions, votre gaieté, par ces mille industries féminines que le cœur enseigne, les retenir au logis, leur donner ou leur garder le goût des plaisirs sains, des distractions innocentes, de la vie de famille, en un mot, vous auriez vraiment accompli une grande tâche, et influé sur leur avenir tout entier. Car, après tout, vous êtes la joie du foyer. La gravité de votre père, la tendresse sérieuse de votre mère n'y mettent pas assez, peut-être, cette animation dont la jeunesse a besoin. Mais si vous entendez vos devoirs, vous êtes là, vous, avec votre sourire, votre galté, vos saillies joyeuses, votre brio, votre jeunesse. Vous êtes *amusantes*. Soyez-le sans caprices, avec intelligence, en vous contraignant à l'égalité d'humeur. Sachez occuper vos frères, même s'il s'agit de sacrifier une fantaisie, un goût passager. Soyez toujours prêtes à faire de la musique, à chanter, à vous promener, à jouer même aux cartes, à quelque jeu que ce soit, pour amuser ces grands enfants.

Considérez une soirée enlevée au cercle ou au café comme une victoire remportée, et pour cela, sacrifiez-vous s'il le faut. Que de jeunes gens n'abandonneraient pas la maison paternelle s'ils y trouvaient de l'agrément, si l'on s'y occupait d'eux !... En agissant ainsi, en employant au bien de vos frères toute votre affection et toute votre finesse, vous ne savez pas quelle action vous aurez sur eux. Vous ne jetez pas seulement les bases d'une amitié pleine de charmes pour l'avenir, vous semez encore des germes bénis, vous donnez une atmosphère saine, pure, vous prévenez des habitudes qui pourraient dégénérer en vices. Est-ce que cela ne vaut pas de votre part un peu d'abnégation ?

Enfin, mesdemoiselles, vous êtes peut-être encore des sœurs aînées. Peut-être y a-t-il près de vous de jeunes êtres tout prêts à vous considérer comme une seconde maman. Ici encore, vous avez une tâche à remplir. Vous pouvez être pour votre mère des aides sérieuses, de véritables appuis, en prenant pour vous une part des soins à donner à ces chers petits, en aidant à les instruire. Mais ce rôle de mère anticipé exige autre chose que des caprices, que des boutades de tendresse ou d'impatience. Il nécessite l'égalité d'humeur, qui est l'appui de toute autorité, l'indulgence, qui est l'apanage de toute maternité, et la fermeté, qui obtient seule, mêlée à une dose de douceur, un résultat quelconque en éducation. Ici aussi, il faut de l'abnégation. La vie d'une femme en doit être faite.

Ne vous plaignez pas d'en commencer l'apprentissage de bonne heure : une fois qu'on s'y est résolu, on est étonné de trouver que c'est facile, et que l'on prend à la joie et au bien des autres autant de plaisir qu'à ses propres caprices, et même beaucoup plus.

Soyez des sœurs telles que je viens d'en esquisser le type. C'est positivement votre devoir, et vous verrez tout ce que ce devoir contient de bonheur.

M. MARYAN.

PENSÉES ET MAXIMES

On ne s'aperçoit pas de la santé quand on en jouit ; il devrait en être de même de l'esprit quand on en a.

(STANISLAS LÉCKZINSKI.)

C'est dans la négligence des petits devoirs qu'on fait l'apprentissage des grandes fautes.

(M^{me} NECKER.)

LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE

(SUITE ET FIN)

XIX

Lettre de Seizan à M^{me} Aymard.



ADAME, je suis honteuse de vous écrire, étant si ignorante. Mais vous m'avez demandé de vous parler de Vadalen, et vous excuserez mes fautes, s'il vous plaît.

« J'ai eu d'abord un peu peur pour elle, en arrivant ici. Je pensais que ce n'était que chez les princes qu'on trouvait de si belles maisons, et tant de luxe... Ils mangent dans de la vaisselle d'argent, et les grands jours, il y a de la vaisselle d'or. Et des statues ! des tableaux ! Et un parc qui est grand comme une paroisse de chez nous, et des domestiques à ne pouvoir les compter... »

« Dans ce beau monde, ils ont fait fête à Vadalen. Elle est tout à fait jolie avec ses belles robes, et Williams me dit que plus d'un beau jeune homme lui fait la cour... Une autre se serait laissé éblouir, n'est-ce pas, ma bonne Madame ? Mais j'ai remercié Dieu quand j'ai vu qu'elle restait si tranquille et si simple, qu'elle venait tous les jours à l'église avec moi, qu'elle entraînait dans les chaumières, qu'ils appellent ici des cottages, et qu'elle travaillait pour les pauvres avec une ardeur qui vous attendrirait... »

« Ma bonne Madame, ils veulent la marier... Je le vois bien, c'est trop clair. C'est milady qui cherche à lui faire épouser son fils. Il est beau, et les domestiques l'aiment, ce qui est une bonne note pour un jeune monsieur ; mais Williams m'a laissé entendre qu'il aime une belle jeune Irlandaise, qui est seulement trop pauvre... »

« Oh ! madame, le cœur de Vadalen a droit à l'affection sans partage de quelqu'un qui l'aurait toujours aimée, n'est-ce pas ? »

« Écrivez-lui. Elle pleure de joie quand vos lettres arrivent. Allez, elle est fidèle, elle est bien de son pays ! »

« Vous voulez que je vous parle de moi. Je suis

un peu comme une solitaire. Je ne peux pas apprendre leur baragouin, et si Williams ne parlait pas un peu le français, pour avoir tant voyagé avec sa maîtresse, je ne prononcerais pas une parole, excepté avec ma Vadalen, qui est pour moi comme un ange du bon Dieu.

« Je travaille aussi pour les pauvres, je vais à l'église, où le bon Dieu, lui, entend toutes les langues, et je suis heureuse, puisque je fais mon devoir, mais j'espère bien mourir dans mon cher pays, que j'aime plus que jamais. »

XX

Noël est venu, le joyeux « Christmas » anglais, et chacun se dispose à jouir à sa manière de cette fête à la fois religieuse et nationale. Pour les deux babies de lord Hertford, on a dressé un arbre splendide. De nombreux invités arrivent au château ; l'on prépare de tous côtés un échange de présents, et les pauvres ne sont pas oubliés : ce sera fête aussi dans les cottages, et Seizan s'émerveille à la vue des montagnes de couvertures, de flanelle, de vêtements chauds, de provisions qui encombre les longues tables de la lingerie du château, et même celle de la villa.

Vadalen a pu, à son gré, être généreuse. Son tuteur lui a envoyé une somme d'argent considérable, qui suffirait pour une année au bien-être de plusieurs familles, et lady Hertford a guidé ses achats à la ville voisine.

C'est un vrai bonheur pour la jeune fille de pouvoir donner, de reconnaître par de jolis présents les attentions qu'on lui prodigue, et de porter la joie chez les pauvres du village. Après un peu d'hésitation, elle a choisi un souvenir pour Monica, un joli bracelet. Mais lorsqu'elle entre dans le salon où lady Grace Hertford arrange les présents, elle manque d'être renversée par la jeune fille elle-même, qui sort avec impétuosité de la chambre, en appuyant son mouchoir sur ses yeux...

Lady Grace se tenait debout près de la longue table, visiblement agitée. Comme elle était, avant tout, jalouse du décorum, et, en outre, maîtresse d'elle à un degré rare, même dans le monde où elle vivait, elle fut mortifiée d'être ainsi surprise, et ses mains un peu tremblantes rangèrent au hasard quelques objets sur la table.

Vadalen resta interdite, et fit un pas pour se

retirer. Mais déjà lady Grace avait repris son empire sur elle-même.

— Entrez, ma chère Madeleine... Voyez, est-ce bien arrangé? Votre part s'y trouve aussi... Mais qu'apportiez-vous là?

— Un bracelet pour lady Monica... Pensez-vous qu'elle l'accepte de moi? demanda Vadalen avec un peu d'anxiété.

Lady Grace hésita.

— Mais certainement, dit-elle d'un ton un peu contraint. Ne vous étonnez pas si elle a été impolie tout à l'heure : elle part le lendemain de Noël, et comme elle m'aime beaucoup, nous sommes vraiment attristées de nous séparer...

— Et part-elle pour longtemps? dit Vadalen, interdite.

— Je le crains... Monica est fière, et...

Lady Grace regarda la jeune fille, puis, prenant tout à coup et brusquement un parti :

— Madeleine, dit-elle, j'ai confiance en vous, et vous ne m'accuserez pas d'un honteux espionnage si je vous adresse une question... Ma belle-mère a-t-elle eu quelque différend avec Monica?

— Aucun, que je sache, répondit Vadalen, surprise.

Lady Grace secoua la tête.

— Et cependant, dit-elle, c'est lady Hertford qui abrège le séjour de ma cousine... Vous avez pu constater qu'elle ne l'aime pas.

— C'est étrange, dit la jeune fille, mais l'attitude de lady Hertford vis-à-vis de lady Monica est vraiment capricieuse. J'ai remarqué, en effet, qu'elle ne supporte souvent sa présence qu'avec un déplaisir évident; mais on dirait parfois aussi qu'elle s'attendrit, ou plutôt qu'elle lutte contre une sympathie naturelle, instinctive.

Lady Grace eut une ombre de sourire.

— Ce n'est pas trop mal deviné, dit-elle... Alors, vous n'avez pas surpris de discussion entre elles?

— Non, certes...

Lady Grace était la femme du monde la plus mesurée, et aussi la moins faite pour inspirer l'expansion. Vadalen eut un instant l'idée de lui parler à cœur ouvert, de lui dire combien peu Monica avait à craindre d'elle; mais elle était à la fois trop timide et trop peu encouragée pour aborder un sujet aussi intime et aussi délicat. Sans soupçonner de la part de lady Hertford une intervention directe et blessante, elle comprenait que la jeune Irlandaise, froissée dans son orgueil et dans son cœur par l'attitude de Harcourt, se décidât à partir, soit pour mettre un terme à son propre supplice, soit pour éprouver par l'absence des sentiments dont, depuis peu, elle avait le droit de douter. Malgré l'attitude hautaine et amère de Monica à son égard, Vadalen ressentait pour elle une profonde sympathie. Elle savait ce qu'est cette souffrance, si difficile à supporter pour les cœurs jeunes, d'une affection méconnue, d'un rêve brisé. Parfois, elle se sentait elle-même fléchir sous son

propre fardeau, et le bienfait de l'épanchement, si nécessaire à la jeunesse, lui était refusé. Certes, il est difficile d'avouer qu'on aime sans retour, mais il est des heures où même ce douloureux secret s'échappe, si l'on a près de soi un cœur ami. Mais à qui Vadalen eût-elle confié qu'elle s'était, sans s'en douter, attachée à Norbert? Si tendrement qu'elle aimât Seizan, celle-ci n'avait pas ce qu'il faut pour faciliter ni même pour bien comprendre une semblable confidence. Ce n'était pas à M^{me} Aymard ni à Gerty, qui cependant avaient possédé jusque-là toute sa confiance, qu'elle pouvait faire un aveu de ce genre. Et leur taire ce sentiment, ce regret, cette douleur, lui était d'autant plus insupportable qu'elle avait toujours pensé tout haut en leur présence, et attendu de leur sagesse et de leur amour l'appui de sa vie et la consolation de toutes ses douleurs.

Si le vieux prêtre qui dirigeait la paroisse eût mieux compris sa langue, elle aurait cherché près de lui le conseil et aussi le soulagement. Mais ils s'entendaient trop imparfaitement, pour qu'elle songeât à trouver là autre chose que la force d'un sacrement et la direction générale des pensées et de la vie.

Sa droiture, sa foi religieuse la soutenaient dans cette souffrance silencieuse. Cette jeune fille de dix-huit ans s'était imposé bravement le devoir de ne pas nourrir de chimères, de ne pas irriter sa secrète blessure, de ne pas entretenir de rêves inutiles. Elle s'était promis de ne penser ni à son avenir ni à Norbert, mais de vivre au jour le jour, confiante en la Providence, et, chose vraiment admirable et touchante, elle y réussissait presque sans défaillances. Seulement, la souffrance persistait, comme une épine demeurée au plus profond d'une plaie. La vie était pour elle sombre et désenchantée, un voile de tristesse semblait recouvrir toutes choses, et jusqu'à sa jeunesse elle-même, et elle sentait tantôt le poids d'une sorte de découragement, tantôt la sensation aiguë du douloureux malentendu qui s'était glissé dans sa vie.

En quittant lady Grace, elle prit le chemin le plus long pour revenir à Cedar-Lodge. Il faisait froid; la neige, tombée pendant la nuit, poudrait les arbres et recouvrait les pelouses d'un blanc tapis que faisait ressortir le pâle azur du ciel. La solitude et le contact de la nature faisaient toujours du bien à Vadalen, et elle jouissait presque sans arrière-pensée de sa promenade lorsque, au détour d'un sentier, elle se trouva de nouveau en face de Monica.

Celle-ci s'était couverte d'une mante en cachemire rouge, dont le capuchon, bordé de fourrure, entourait son visage pâle d'un cadre aussi seyant qu'étrange. L'air froid et piquant n'avait pu ramener les couleurs à ses joues, et le contraste de cette pâleur avec ses cheveux de jais donnait à sa physionomie quelque chose de saisissant et de tragique.

Elle fit un brusque mouvement pour éviter Vadalen, et celle-ci lut clairement dans le regard qui se croisa avec le sien un éclair de haine qui lui aurait fait peur, s'il n'avait été accompagné d'une douleur intense.

Une impression soudaine, plus forte que sa timidité et sa réserve, s'empara d'elle : c'était peut-être le sentiment de pouvoir, d'une parole, enlever un rude fardeau à ces jeunes épaules.

— Monica, dit-elle, cédant à cette impulsion presque involontaire et laissant pour la première fois l'appellation cérémonieuse de *lady*, j'ai besoin de vous parler.

La jeune fille se redressa légèrement, et sa bouche prit un pli hautain.

— Ce sera pour un autre moment, mademoiselle, car je souffre d'une migraine violente que le grand air n'a pu dissiper.

Et elle se disposait à s'éloigner, mais Vadalen, rendue plus hardie par l'excès de souffrance que dénotait cette froideur même, posa sur son bras une main un peu tremblante.

— Je vous en prie, dit-elle, laissez-moi vous parler... Il y a entre nous un malentendu, et pour nous deux, il faut, oui, vraiment, il faut qu'il s'éclaircisse...

Monica était très grande; mais sa taille sembla devenir plus haute encore dans le mouvement qui la raidit et la cambra légèrement.

— Je ne vois pas du tout quels malentendus pourraient exister entre vous et moi, dit-elle d'un ton glacial, pas plus que je n'aperçois ce qu'il peut y avoir de commun entre nous...

Des larmes jaillirent des yeux de Vadalen, tandis que, blessée et effrayée, elle murmurait presque involontairement.

— Une souffrance, peut-être...

Monica, qui s'éloignait, s'arrêta, indécise, partagée entre la haine, le remords, et une pitié involontaire. Elle essaya de se raidir encore.

— Que je souffre ou non, moi, cela ne regarde personne, dit-elle, et je ne demanderais, en tous cas, ni pitié ni même sympathie... Mais vous! vous! répéta-t-elle avec amertume, de quoi pourriez-vous souffrir, quand chacun vous sourit, vous flatte, et que votre fortune vous permet d'acheter toutes les jouissances... et même les cœurs? ajouta-t-elle presque bas.

Vadalen pleurait. Jamais, peut-être, elle n'avait eue si douloureusement l'atmosphère d'indifférence qui l'entourait.

— Que peut-il vous manquer? reprit Monica, moitié émue, moitié ironique.

— D'être loin, loin d'ici! d'être dans mon pays, près de ceux que j'aime! s'écria Vadalen avec angoisse.

Une fois encore, leurs yeux se rencontrèrent, et tout à coup, le regard de Monica s'adoucit.

— Quoi! dit-elle, vous voudriez partir? Rien ni personne ne vous attacherait en Angleterre?

— Rien, ni personne! répondit Vadalen, avec une impétuosité qui suffit sans doute à convaincre Monica, car elle se radoucit soudain, et, prenant tout à coup un ton presque protecteur :

— Vous souffrez tant que cela du mal du pays? Et... et si vous nous quittiez tous pour retourner chez vous, vous seriez complètement heureuse?

L'épine qui demeurait au cœur de Vadalen lui causa une soudaine et rapide douleur.

— Je crains de n'être jamais heureuse, dit-elle, du moins d'un bonheur humain...

Il est une souffrance qui rend clairvoyant. Monica comprit tout à coup que Vadalen enfermait en son âme un secret douloureux, de la même nature que sa propre peine. Avec la spontanéité de sa race, elle changea de manières, et, prenant la main de la jeune fille :

— Il se pourrait bien, en effet, dit-elle, qu'il y eût des malentendus entre nous... Peut-être ai-je été insensible aussi, car, enfin, une amie de votre âge eût été une douceur dans votre isolement...

— Une amie! répéta Vadalen, tressaillant, et cherchant à lire sur le visage de Monica.

Elle y lut une sympathie réelle, une loyauté évidente, et, hésitant encore un peu :

— J'ai peur de vous blesser en vous parlant franchement.

Monica rougit.

— Non, dit-elle, vous ne me blesserez pas... Je serai libre, d'ailleurs, de ne pas vous répondre.

— Eh! bien... vous m'avez crue coquette...

Monica ne put retenir un sourire. Rien ne pouvait moins s'associer avec Vadalen que l'idée de la coquetterie.

— Non, j'ai été injuste, je le sens; mais on hait instinctivement ce qui vient se mettre entre soi et le bonheur.

— Je ne serai jamais pour vous un obstacle... mais plutôt une aide, si je le puis...

Monica cacha un instant son visage dans ses mains.

— Ainsi, dit-elle avec amertume, ce ne sont pas seulement eux tous qui ont pénétré le secret de mon cœur... Eux savaient du moins que sa mère ne me détestait pas, jadis, et que je n'étais pas si folle d'espérer en l'avenir. Mais vous, une étrangère, vous avez vu mon chagrin et mon humiliation!

— C'est parce que je souffrais, que j'ai deviné votre souffrance et celle de... Harcourt.

Une contraction douloureuse passa sur les beaux traits de la jeune fille.

— Ne parlez pas de lui, dit-elle d'une voix émue; il est lâche, il oublie que sa mère avait presque consenti, et qu'il avait pris vis-à-vis de moi l'attitude d'un fiancé.

— Ne soyez pas trop sévère envers lui... S'il a paru céder à la volonté de sa mère, — une volonté impérieuse, croyez-le, — je le sentais malheureux et contraint...

Cette apologie trouvait un trop fidèle écho dans le cœur de Monica. Elle était prête à pardonner à Harcourt, car elle savait mieux que personne quelle excuse avait sa faiblesse, dans la pression constante et inflexible exercée par sa mère.

— Mais vous, dit-elle avec un reste de doute, vous, Madeleine, êtes-vous donc restée si insensible aux qualités charmantes de Harcourt ?

Vadalen secoua la tête avec un triste sourire.

— D'abord, dit-elle, j'ai vu tout de suite que son cœur appartenait à une autre. Puis...

— Vous avez formé d'autres rêves ? demanda doucement Monica.

La lèvre de Vadalen trembla.

— Pas de rêves... J'essaie de ne pas rêver.

— Mais vous serez heureuse un jour ?

— Je ne l'espère pas.

— Quoi ! s'écria Monica, vivement intéressée et avec une réelle sympathie, il y a des obstacles entre vous et celui que vous aimez ? Peut-être ne sont-ils pas infranchissables ?

— Dieu le sait...

Elle n'en pouvait dire davantage. Elle ne pouvait dire à Monica que cet argent, qui avait failli rendre Harcourt infidèle, était peut-être l'infranchissable barrière entre elle et l'honneur ombrageux de Norbert. Elle écouta les confidences de sa nouvelle amie, qui, n'ayant plus à la craindre, se laissait aller à une confiance soudaine, bien plus dans sa nature que la réserve et la hauteur inspirées par son antipathie et sa jalousie. Chacun avait d'abord paru favoriser l'inclination de Harcourt pour son amie d'enfance. Lady Hertford elle-même était près de céder aux instances de son fils et de lady Grace, lorsque l'espoir d'un riche héritage, d'abord, puis le désir de conquérir au moins celle qui l'en avait frustrée, étaient venus changer ses idées et sa manière d'être.

Vadalen l'écouta avec une profonde sympathie. Quand elles se séparèrent, elles étaient amies, et Vadalen était décidée à faire savoir à lady Hertford, d'une manière quelconque, qu'il était inutile d'espérer la marier à son fils.

XXI

La journée de Noël eut pour Vadalen de doux côtés religieux ; puis elle assista au dîner somptueux à la fin duquel on apporta le pudding traditionnel. Harcourt était placé non loin d'elle ; mais elle s'absorba dans une conversation laborieuse avec son voisin, qui parlait un peu français, et elle ne parut pas même remarquer les avances que son cousin lui faisait d'un air contraint, et évidemment sous l'influence de l'autorité maternelle. Harcourt, se voyant si froidement traité, en prit aisément son parti, et, s'appliquant à ne pas rencontrer les yeux de lady Hertford, il s'occupa de Monica, trop heureuse pour être très sévère, et reprit avec elle ces

conversations pleines de charme pour lesquelles leurs souvenirs d'enfance étaient une mine inépuisable.

Elle partait le lendemain, et Harcourt dut lui dire adieu. Mais le cœur de la pauvre fille était rassuré ; elle avait confiance en sa nouvelle amie, et celle-ci, en effet, surmonta à partir de ce jour sa timidité, et prit une attitude très marquée, évitant Harcourt sans impolitesse, mais assez clairement pour frapper et inquiéter lady Hertford.

Un matin, celle-ci, entendant l'abolement joyeux des deux chiens favoris de son fils, ouvrit brusquement sa fenêtre, et vit Harcourt qui, son fusil sur l'épaule, s'éloignait d'un pas alerte, en sifflant joyeusement. Or, c'était l'heure attribuée aux leçons qu'il donnait à Vadalen, et depuis quelque temps déjà, la jeune fille trouvait maint prétexte pour remettre ou supprimer ces leçons.

— Harcourt !

Il s'arrêta, et sourit à sa mère, en portant la main à son bonnet de fourrure.

— Votre cousine ne vous attend-elle pas ?

— Elle a la migraine, dit Harcourt d'un ton ravi. Au revoir, chère mère...

— Il faut que je vous parle... Montez, je vous en prie.

Harcourt rappela ses chiens d'un air de regret, et rentra dans la maison sans empressement.

Il trouva sa mère en proie à une agitation visible.

— Harcourt, dit-elle à brûle-pourpoint, lui faisant signe de s'asseoir en face d'elle, que s'est-il passé entre vous et Madeleine ?

Il haussa légèrement les épaules.

— Rien du tout.

— Elle a absolument changé à votre égard ; il n'est que trop clair qu'elle vous évite, et vous-même, vous la fuyez... Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis.

— Ecoutez, ma mère, dit Harcourt, dont la physionomie devenue sérieuse prit une expression de fermeté rare chez lui, mais d'autant plus frappante, écoutez-moi sans vous fâcher... J'ai eu la faiblesse, alors qu'il y avait entre Monica et moi un engagement tacite et une vive affection, d'essayer, pour vous satisfaire, de me détacher d'elle et d'aimer une autre femme ; c'était mal, ma mère, d'autant plus que Monica avait pu, jadis, confiante en votre tendresse, croire notre amour approuvé par vous... La fortune de ma cousine m'eût laissé insensible... Vos instances m'ont fait céder... Mais, n'en déplaise à votre orgueil de mère, je n'ai pu conquérir cette « fleur des champs », et Madeleine me montre clairement que mes attentions lui déplaisent... Voilà tout... J'en suis ravi, et vous serez, au fond, bien aise d'avoir Monica pour belle-fille, le jour où Grace se montrera généreuse, et où le vieil oncle lui laissera quelques milliers de livres...

Le visage de lady Hertford s'était assombri.

— Quel avenir, dit-elle ironiquement, pour mon

fil unique, pour un homme jeune, beau, accompli, à qui il ne faudrait qu'un peu d'argent pour parvenir à une situation digne d'envie ! Vous ne savez pas, Harcourt, ajouta-t-elle d'une voix soudain attendrie, ce que votre mère avait fait de rêves pour vous !

Il se laissa glisser à genoux, et appuya ses lèvres sur la belle main de lady Hertford.

— Et si ce fils tant aimé, dit-il d'une voix caressante, avait, lui, résumé tous ces rêves en un seul ? Laissez-moi être heureux, mère ; allez, c'est si facile ! Songez à ce qu'a été pour moi cet amour d'enfance !... Ne vous êtes-vous pas dit parfois que si ma tendresse pour vous m'a gardé de maint danger, celle de Monica n'a pas été moins puissante ? Croyez-moi, il est heureux, celui dont le cœur a été fidèle à une seule pensée, à un seul amour... Mon unique regret, mon réel remords, c'est d'avoir consenti à cette épreuve, à cet essai, vraiment honteux pour un homme loyal, et d'avoir affligé Monica en m'occupant d'une autre femme...

Une lutte pénible s'était engagée dans le cœur de lady Hertford. Certes, elle était sensible au bonheur de son fils ; mais, déçue par la vie, elle ne la voyait pas au même point de vue, et, n'ayant jamais aimé, elle ne savait pas assez distinguer les illusions de la jeunesse d'un sentiment vrai et durable.

— Je suis sûre que vous arriveriez à conquérir le cœur de Madeleine, si vous lui témoigniez des attentions sans partage, reprit-elle en soupirant. Monica part. Ne précipitez rien. Essayez seulement de vous dire qu'elle est pour vous une chimère, que votre rêve est irréalisable. Alors, sous l'influence de cette persuasion, votre cœur se guérira de son mal, et un jour, vous me remercerez d'avoir préparé votre avenir et choisi votre femme... Harcourt, reprit-elle d'une voix caressante, voyant qu'elle n'avait rien gagné, et que son fils, muet et sombre, se rapprochait de la porte, voulez-vous aller passer quelque temps à l'étranger ? Je puis vous en faciliter les moyens, si vos chefs vous le permettent...

Le visage du jeune homme s'éclaira.

— Oui, oui ! s'écria-t-il ; j'ai besoin de mouvement et de changement !

— Mais vous me promettez de ne plus penser à Monica ?

— Quand vous m'aurez promis de ne plus penser à Madeleine, répliqua-t-il avec un rire forcé, s'élançant hors de la chambre.

Un pli profond s'était creusé entre les beaux yeux sombres de lady Hertford. Demeurée seule, elle ne songeait plus à composer sa physionomie, et des sentiments divers, tous pénibles, venaient s'y peindre tour à tour : la colère, le chagrin, le découragement, la pitié.

Tout à coup, elle se leva. Elle n'était pas femme à garder longtemps un doute ou à prolonger une situation difficile. Elle ouvrit la porte qui menait

à la chambre de Vadalén, et, ayant frappé un léger coup, elle entra avant même que la jeune fille l'y eût invitée.

Assise devant sa table, Vadalén écrivait. Sa missive offrait évidemment des difficultés, car ses joues étaient légèrement enflammées, et plusieurs feuilles de papier à demi écrites, puis froissées, étaient jetées sur le tapis ou sur la table.

Elle tressaillit en voyant entrer lady Hertford ; mais, rougissant profondément, elle parut prendre une brusque détermination, et son regard, d'ordinaire timide, rencontra celui de sa cousine avec une expression décidée.

Lady Hertford jeta un coup d'œil sur les feuillets déchirés.

— Je vous dérange, Madeleine ?

— Oh ! non... Et puisque vous êtes là, chère lady Hertford, peut-être voudrez-vous bien prendre connaissance de la lettre que j'écris à mon tuteur... Je voulais, d'ailleurs, vous la soumettre...

Sa voix était altérée par une émotion profonde, et sa main tremblait, lorsqu'elle tendit à lady Hertford la lettre rédigée si laborieusement.

Mille pensées diverses se croisèrent dans l'esprit de lady Hertford, lorsqu'elle prit avec une tranquillité affectée la feuille de papier que lui offrait la jeune fille. Et si jamais elle prouva l'empire absolu qu'elle exerçait sur elle-même, ce fut en restant impassible, tandis qu'elle lisait attentivement et, en apparence, avec calme.

La lettre de Vadalén à M^r Lesquen était ainsi conçue :

« Cher monsieur,

« Lorsque je vous ai quitté, vous avez parlé d'une formalité que je comprenais mal, tout d'abord, mais qui me semble répondre aux préoccupations qui ne m'ont pas laissé un instant de repos depuis la mort de mon oncle... Je veux parler de mon émancipation.

« Si j'ai bien saisi, une fois émancipée, je serai libre de disposer de la fortune dont j'ai hérité, et j'ai maintenant l'âge requis, puisque je suis entrée dans ma dix-neuvième année.

« Je ne désire pas, en ce moment, une indépendance que mon âge rend impossible, et lady Hertford est si bonne que je serais ingrate si je cherchais à la quitter. Mes goûts, mes besoins, mes fantaisies, tout cela est outrepassé par les sommes d'argent considérables qu'on me remet ; cependant, je voudrais pouvoir disposer absolument de cette fortune et réaliser les projets qui, encore une fois, ne me laissent plus de repos.

« Il me semble qu'à cet argent est attachée une malédiction... Il a failli perdre l'âme de mon oncle, comme il a été la cause de sa mort tragique. Il avait brisé en lui toutes les notes humaines, douces, heureuses, et quand je pense à la vie misérable que ce pauvre oncle a menée, au bien qu'il eût pu

faire, à tout ce qui, en lui et autour de lui, est resté stérile et inutile, je me sens prise non seulement de regret, mais de terreur et de chagrin.

« Il me semble que je dois réparer le mal qu'a fait cette fortune. La garder intégralement, ce serait me rendre complice de la terrible passion qui l'a fondée et accrue, et ce serait manquer à mon devoir envers celui qui me l'a laissée.

« J'ai formé mille plans divers. Maintenant, ma résolution est prise : la moitié de l'argent de mon oncle doit être employée à une fondation bienfaisante, à une œuvre qui portera son nom, le fera bénir, et rejaillira sur son âme en prières et en bienfaits.

« Je pense que je puis garder le reste, en prenant vis-à-vis de moi-même l'engagement d'en consacrer une grande partie à la charité.

« Je sais, cher monsieur, que mon projet ne sera pas sans soulever de votre part plus d'une objection. Peut-être me parlerez-vous tout d'abord de mon avenir et des conditions d'établissement que ce dépouillement peut modifier. A cela, je pourrais répondre que je hais la seule pensée d'être épousée pour ma fortune.

« Vous direz surtout que je me laisse entraîner par l'exaltation du sacrifice et l'attrait de l'extraordinaire.

« Oh ! si vous saviez quelle impression terrible, ineffaçable je garde du drame qui est venu assombrir ma vie, qui m'a montré la mort sous un aspect affreux, qui a éclairé pour moi le néant des choses humaines, et surtout de ce misérable argent !... Si vous saviez quelles prières j'ai murmurées au chevet de ce malheureux !... La joie de l'avoir vu lever vers le ciel son dernier regard n'est pas assez payée par ce que je ne puis appeler un sacrifice... Cher monsieur, je serai encore trop riche... Souvenez-vous que la pauvre Vadalen mangeait du pain bis au milieu de cet or inutile et haïssable, et que c'est à la pitié d'une servante qu'elle a dû souvent la misérable robe qui la vêlait...

« Si vous me refusiez, eh ! bien, j'attendrais le moment où la loi me rendra libre, triste de ce retard, mais sûre de ne jamais changer... »

La lettre n'était pas finie. Lady Hertford la posa sur la table et attendit quelques secondes pour parler, afin de commander à l'agitation qu'elle craignait de laisser percer.

— Ce sont là, dit-elle enfin, avec un calme affecté, de très beaux sentiments... Mais tout cela est très enfantin, ma chère Madeleine... Vous être libre de faire le bien sous toutes les formes avec vos revenus ; vous dépouiller ainsi serait un tel acte de folie que...

Elle s'arrêta et se mordit la lèvre jusqu'au sang.

— D'ailleurs, reprit-elle, la loi vous garde contre vos idées insensées... L'émancipation ne vous

conférerait pas les droits absolus que vous réclamez : elle vous permettrait de disposer de vos revenus, mais non pas de vos capitaux.

— Alors, j'attendrai, dit Vadalen avec calme.

— Dans trois ans, vous serez plus sage, reprit lady Hertford, cachant à grand-peine une agitation croissante. D'ici là, d'ailleurs, vous aurez sans doute les conseils d'un mari...

— Jamais ! interrompit Vadalen d'une voix douce, mais singulièrement ferme. Pour accomplir une œuvre pareille, il faut, je le sais, garder sa liberté ; ou bien, ajouta-t-elle, presque involontairement et avec une rougeur soudaine, avoir rencontré un cœur capable de la comprendre et de s'y associer...

— Prenez garde ! dit lady Hertford irritée, votre exaltation est dangereuse !...

Vadalen attacha sur elle son regard, calme et profond.

— Je ne suis pas exaltée, mais seulement décidée, dit-elle d'une voix tranquille.

Lady Hertford luttait contre la déception profonde, effroyable, qui anéantissait tous ses rêves. En vain essayait-elle de penser que Vadalen abandonnerait ses projets insensés, quelque chose lui disait qu'il y avait dans ce caractère, dans ce cœur, quelque chose d'inébranlable.

Tout à coup, Vadalen se leva, et, prenant les mains de lady Hertford, elle la regarda avec un attendrissement soudain :

— Je n'ai pas tout dit à M^{re} Lesquen, murmura-t-elle d'une voix émue. Chère lady Hertford, je n'ai pas oublié que vous aviez aussi des droits à cet héritage... Le jour où l'on me permettra d'en disposer, vous me laisserez, n'est-ce pas, traiter en frère mon cousin Harcourt, et l'aider à réaliser les rêves que lui aussi, peut-être, a formés ?

Lady Hertford était pâle, de cette pâleur mate sur laquelle il semble que les émotions n'aient pas de prise. Cependant, elle rougit profondément, tout en essayant de repousser Vadalen et de balbutier un refus.

— Si, si, vous me laisserez faire... Ou bien j'offrirai un présent à mon amie Monica, dit Vadalen, demi confuse, demi souriante.

— Harcourt ne l'épousera pas ! s'écria lady Hertford, avec un retour de colère. Il ne l'aime pas comme vous le pensez, et...

Tout à coup, elle prit les mains de la jeune fille, et la força à la regarder bien en face.

— Madeleine, chère Madeleine, dit-elle avec douleur, c'est vous que j'aurais voulu appeler ma fille ! Ne l'avez-vous pas compris ? N'auriez-vous pu aimer mon fils ?

Vadalen secoua doucement la tête... Et une rougeur douce couvrit ses joues, tandis que son regard se baissait, et que lady Hertford, le cœur désolé, sentait ses rêves à jamais anéantis...

XXII

Vadalen à Gerty.

« Gerty, j'étais plus heureuse quand j'habitais la sombre maison de mon oncle, où Seïzan seule m'aimait, où j'avais à peine de quoi manger et me vêtir, mais où votre tendresse rayonnait autour de moi... »

« Voici plus de six mois que je suis partie... Je suis à charge, je le sens, à lady Hertford, qui devient inégale envers moi, et cherche un moyen de secouer le fardeau pris si légèrement... »

« Comprends-tu ce que je souffre ? »

« Depuis Noël, elle sait que je n'épouserai pas Harcourt. Elle a renoncé à sa chimère avec moins de peine qu'on ne croirait, parce qu'elle sait maintenant que le jour de mon mariage, je ne serai plus l'héritière qu'elle adulait. Et, bien qu'elle soit bonne, aimable, polie, elle a tant de désir de me renvoyer, qu'elle a accueilli mon idée d'aller passer deux ou trois mois dans un couvent de France... »

« Cherchez-moi ce couvent, mes chères, chères amies... J'y demeurerai jusqu'à ma majorité, à moins qu'un cœur très noble et très désintéressé ne veuille m'aider auparavant à réaliser ma grande idée... »

« Cette idée, Gerty, c'est de consacrer la moitié de la fortune de mon oncle à fonder un refuge d'orphelins. »

« Et puis, je veux doter Monica, qui a eu foi en moi et à qui j'ai donné une part de ma tendresse... Cela, ce sera le sourire de ma vie. Si je dois demeurer seule, — si personne ne m'aime, ou si mon argent doit faire le vide autour de mon cœur, — je serai du moins heureuse, dans cet isolement pour lequel je n'étais pas faite, de penser que cette belle et attrayante Monica est joyeuse et aimée, grâce à une petite portion de cet or maudit... »

« Plus tard peut-être, ma Gerty, quand ton frère sera marié, et que vous serez plus libres, vous viendrez à moi pour me refaire l'illusion d'une famille... »

Dans cette lettre, Seïzan avait glissé un feuillet mystérieux :

« Ma bonne Madame, si j'étais une dame, je n'oserais pas vous écrire, peut-être, parce qu'il y a dans le monde des convenances, des entraves, que sais-je ? Mais je suis une pauvre servante, accoutumée à dire simplement ce qu'elle pense, et je viens vous supplier d'enlever Vadalen de cette maison, où elle est de trop, la pauvre petite... Elle pâlit, maigrit. Elle ne sourit plus, excepté quand une belle Irlandaise, qu'on appelle lady Monica, vient au château. Et ainsi, l'argent de mon maître continue à faire du mal... »

« Oh ! ma chère Madame, savez-vous ce que m'a

dit la belle Irlandaise ? J'ai retenu chacune de ses paroles :

« Vous qui aimez Madeleine, connaissez-vous celui qui peut la rendre heureuse ? — Oui, mademoiselle, je crois que je le connais. — Et l'aime-t-il ? — Je crois que oui, mais il la trouve trop riche... » Alors, l'Irlandaise m'a regardée avec ses yeux brillants, et m'a dit de sa belle voix grave, qui ressemble à une cloche d'argent : « S'il l'aime, il doit avoir le courage de la prendre riche, comme il l'aurait prise pauvre... »

« Oh ! bonne Madame, je prie jour et nuit pour le bonheur de mon enfant !... »

XXIII

Vadalen est partie, point regrettée, malgré d'aimables paroles et les assurances trompeuses d'un prompt revoir. Lady Hertford a choisi elle-même le couvent de Paris, où elle doit passer « un ou deux mois » sous la garde de Seïzan, et l'a confiée à des amis qui passaient le détroit. Et la jeune fille, en descendant de wagon à la gare du Nord, fond en larmes en revoyant le visage ému de M^{me} Aymard.

Il semble qu'elle retrouve le port. Un sentiment d'une douceur infinie lui fait tout oublier : et les souffrances passées, et l'indifférence glaciale, et l'incertitude du présent, et les tristesses de l'avenir.

— Et Gerty ?

— Elle l'attend, et je l'emmène. Ce soir, tu dînes avec nous, puis j'irai moi-même t'installer à ton couvent, où tu ne seras pas souvent seule, pauvre petite...

Oh ! quelle joie d'entendre cette voix, de se sentir encore aimée !... Quelles que soient les tristesses, les épreuves qui l'attendent, c'est une halte, un repos délicieux...

Et revoir Gerty, quel ravissement !

Elle est étendue sur un canapé, comme toujours, mais elle a repris un peu de force, son teint est moins transparent, et un heureux sourire anime sa figure angélique. Mille objets familiers frappent les yeux de Vadalen autour de son amie ; bien qu'elle voie pour la première fois leur installation parisienne, il lui semble qu'elle la connaît depuis longtemps ; du moins, l'arrangement des livres, des fleurs, des sièges lui fait illusion.

Seïzan est un instant admise aux honneurs du salon, bien qu'elle se montre pressée d'aller parler breton avec les deux servantes, ses compatriotes. Elle aussi est heureuse d'avoir quitté ce pays brumeux, où elle serait morte de spleen, sans l'idée d'un devoir à remplir.

L'heure du dîner s'avance ; Vadalen, involontairement, lève les yeux sur la pendule, regarde la porte, se retourne au moindre bruit.

Un pas bien connu, ferme et léger, se fait en-

JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Dans les étoffes nouvelles, la tendance est au genre vieillot. On recherche les combinaisons de couleurs et les dispositions aimées par nos arrière-grand-mères. Ce sont, en soierie, par exemple, des failles aux dessins broderie jardinière sur des fonds blanc, vert d'eau, vert myrte, violine, bleu chardon et bronze; des pékins, avec impression sur chaîne dont les nuances ressemblent à toutes celles des journaux de mode du commencement de ce siècle. Il y a, entre autres, des pékins dont la rayure, coupée, et encadrée par des filets noirs, se détache sur un fond moiré, noir et camaïeu, ou tout à fait tranchant, comme bleu de roi sur fond bronze, vert myrte sur grenat, et amaranthe sur bronze. Ces rayures-là sont en long, ce qui est préférable pour la grâce de la taille que les rayures en large.

On continuera, cet automne, à porter du taffetas glacé, en clair comme en foncé. Les blouses-chemisettes n'ont pas dit leur dernier mot; et, sous les jaquettes, elles rendront encore bien des services. Quant à la bengaline, comme toujours, elle reste un des tissus préférés de la mode, et se présente sous différents aspects, tous gentils, coquets et faciles à porter, car les dispositions en sont sobres, par conséquent distinguées.

La *crystalline* est un glacé côtelé en travers, de tons assez doux; mais, parmi les nouveautés à sensation, il faut citer la *faille impression kaschmyr* avec filets de satin noir, avec laquelle on fera surtout, je crois, des corsages et des garnitures.

Comme toutes les soieries de cette année, cette faille est glacée et imprimée sur chaîne.

Dans les tissus de laine, les crépons, les boursofflés, les gaufrés régnaient encore en maîtres. La nouveauté dans ce genre veut, par exemple, qu'on emploie de la laine mohair seule, ou mélangée de soie, ce qui communique au tissu un brillant très appréciable.

En fait de corsages, on commence à voir beaucoup de petites vestes Louis XV en velours, en drap ou en belle soierie, avec gilets à ramages, à basques longues, à poches, et sur lesquels se détachent d'élégants boutons anciens en bijouterie, quelquefois au milieu d'un beau jabot de dentelle élégamment coquillé.

En ce qui concerne les chapeaux, ils se feront beaucoup moins grands cet hiver. La forme amazone, un peu modifiée, restera encore une des préférées, avec le genre Louis XVI.

On emploiera beaucoup de velours glacé, mais glacé de trois tons au lieu de deux, et en très belle qualité.

Voilà un modèle charmant. Il est en velours Ninon scabieuse, composé de trois bouillonnés d'un seul

morceau, avec bataille de couteaux noirs dégradés, terminés en jaune mais clair, de chaque côté, et cabochons de topaze brûlée cerclés de strass, disséminés au milieu du bouillonné qui recouvre la passe.

En velours noir, un très joli chapeau de visite, avait la passe tuyautée en tuyaux d'orgue, et le fond composé de chardons de jais. Jarretière de jais autour de la calotte, et choux de comètes de jais au pied de deux plumes noires.

Les applications de tissus de soie ou de velours sur fonds différents s'utilisent autant sur les chapeaux que sur les vêtements. C'est ainsi qu'une toque en feutre tabac, et réappliquée de taffetas changeant, est charmante. Une couronne de velours bleu et drapé, formant grand nœud derrière, et couteaux bleus avec application de papillons à la pointe, en composent la garniture.

Une ravissante capote, parmi les modèles que j'ai notés rue de la Paix, est faite de trois choux de velours Ninon Chine, et de trois touffes de roses rubis avec aigrette de goura; sur le côté, au fond des choux, des cabochons de strass scintillent.

En cette saison, cependant, on portera peu de fleurs, sauf les violettes, qui sont toujours de mode, et toujours jolies.

Parmi les chapeaux amazones, je puis encore citer celui-ci, en feutre noir doublé de velours myrte foncé. Les bords en sont assez évasés, courts derrière, et légèrement ondulés.

Comme ornement, cinq plumes noires, et motifs en strass et vieil argent.

Enfin, je termine cette série des coiffures nouvelles par deux capotes de théâtre. L'une est en dentelle d'or sur erin blanc, avec choux en velours turquoise formant couronne de nourrice tout autour. Devant, grande boucle allongée, d'une forme ravissante, en strass et perles fines; un pied d'une aigrette noire et blanche.

L'autre, en velours côtelé vert scarabée, est ornée d'une couronne de roses verdies avec diadème de strass, et plumes noires au milieu desquelles se détache une aigrette blanche.

Comme haute nouveauté, on fait encore de véritables bonnets en dentelle ancienne et velours Ninon mélangés or et argent, par exemple. Dans ce cas, le fond est drapé et en velours. Une aigrette goura s'enlève de côté, et quatre motifs de jais et cabochons semblent, de loin en loin, retenir les coquilles de la dentelle. Ce genre est véritablement seyant et coquet.

MARIE-BERTHE.

OCTOBRE 1895.

JOURNAL DES DEMOISELLES N° 10.)

Le numéro du 21 septembre de l'Édition hebdomadaire (blanche) contient un Album de travaux qui donne les modèles suivants : Petite banquette Louis XV. — Etagère-bijou drapée, pour bijoux ou flacons de toilette. — Ecran pour salon avec draperie ornée d'une estampe. — Ecran-lumière pour lampe-bijou. — Boîte à allumettes pour salon. — Corbeille à papier pour dame. — Boîte à timbre. — Boîte à fil. — Pelote-cœur. — Livre-album pour photographies.

VISITES DANS LES MAGASINS

Avant de vous rendre chez votre couturière, il faut, mesdemoiselles, passer chez votre corsetière, le changement de saison vous y incite. D'un corset bien fait à votre taille, dépend très certainement l'élégance du buste. L'hygiène et la coquetterie nous engagent à vous dire que l'achat d'un corset de pacotille sera nuisible à votre santé, et que votre coquetterie, très permise en ce cas, n'y trouvera pas satisfaction. Si nous vous recommandons tout particulièrement les corsets de M^{me} Emma Guille, c'est que nous savons qu'ils sont coupés avec une entente parfaite de la taille, que l'on y est à l'aise, que la pose des baleines et des ressorts, en donnant de la sveltesse au buste, lui laisse la souplesse des mouvements, rien de guindé, mais de la grâce. M^{me} Guille, 4, place du Théâtre-Français, emploie un couteil de soie souple et assez solide pour ne pas le doubler, ce qui ne peut être avec le satin. Très coquet et moins cher que ce dernier. Le couteil de soie se fait dans toutes les couleurs à la mode; il est d'une coquetterie intime bien charmante.

Pour les imperfections de la taille, les coussins creux inventés par M^{me} Guille les dissimulent tout à fait; son corset orthopédique a eu l'approbation des médecins et obtenu des médailles d'or. Pour les fillettes, le corset à épaulettes les oblige progressivement et sans fatigue à se tenir droites en écrivant et en étudiant le piano; il est très utile pour celles qui ont une tendance à se voûter.

Maintenant, mesdemoiselles, nous allons nous rendre chez M^{me} Forcillon sœurs, 165, rue Saint-Honoré (place du Théâtre-Français), qui viennent de créer des modèles de robes et de pardessus qui vous sont particulièrement dédiés. La belle gravure noire dont les toilettes ont été prises chez ces dames, nous dispense d'entrer dans des descriptions qui ne vous donneraient qu'une idée imparfaite de ces robes charmantes et de ces pardessus élégants; vous les jugerez d'après les dessins. Nous aimons mieux vous parler du travail si minutieusement soigné, du goût qui préside au choix des garnitures, de l'heureuse combinaison des étoffes, de l'harmonie des couleurs, toutes choses difficiles à trouver réunies, et que possèdent M^{mes} Forcillon sœurs. Jeunes filles et jeunes femmes sont, par elles, très joliment habillées, et les personnes âgées y trouveront des façons élégantes et pratiques. Les prix ne sont point effrayants, 100, 125, 200 fr. et plus, suivant l'étoffe et la garniture choisies.

Nous rappelons que la Teinturerie européenne, 26, boulevard Poissonnière, est la seule maison qui teigne costumes, robes et pardessus, sans qu'il soit besoin de les découdre. C'est donc, en cette saison de transition, une grande économie que de pouvoir, d'une robe défraîchie en faire une neuve sans avoir recours

à la couturière. Nous dirons aussi qu'elle nettoie et remet à neuf les costumes des collégiens, ceux des messieurs, ainsi que leurs paletots.

Excellent dentifrice que cette Eau du docteur Pierre, qui conserve les dents saines et blanches en les garantissant de la carie, et en l'arrêtant à celles qui en sont atteintes. C'est le meilleur préservatif contre le déchaussement des dents parce qu'elle raffermi les gencives. Très agréable, cette Eau dentifrice laisse une fraîcheur à la bouche et parfume l'haleine.

ANCIENNE MAISON SAJOU,
LEFÈVRE ET CABIN, SUCCESSIONS,
74, boulevard de Sébastopol.

La maison Sajou s'occupe activement à préparer des ouvrages en vue des cadeaux du Jour de l'an. C'est que nous marchons à grands pas vers l'an 1896, et qu'attendre le dernier mois de l'année, c'est n'être pas prévoyante, quand il s'agit d'un ouvrage à broder, tapisserie ou points de fantaisie. Signalons les ravissantes tapisseries Louis XVI pour écran, coussin, chaise, fauteuil, banquette. C'est le style à la mode, ainsi que le Louis XV, ce qui n'empêche les styles Henri II, Louis XIII et Louis XIV d'être souvent choisis, quand la monture l'exige. La maison Sajou a un choix très artistique de tous ces dessins, que l'on trouve tramés ou simplement tracés pour les personnes qui préfèrent colorier elles-mêmes leur ouvrage. Très jolies aussi ces broderies de toutes sortes, sur satin, étoffe d'ameublement, moire, etc., destinées à ces mille fantaisies qui sont aujourd'hui l'ornement obligé de nos salons. Voici des tapis, des écrans à main, des écrans de foyer, des écrans à deux et trois feuilles, et des paravents avec glace à soubassement brodé. Que tous ces ouvrages sont bien compris, que leurs coloris sont harmonieux et les sujets joliment choisis! L'assortiment des tapisseries se fait à raison de 7 francs la livre de très belle laine de Hambourg. Pour les fillettes et les personnes peu versées dans l'art de la broderie, la maison Sajou a un choix très complet de travaux sur drap perforé d'un grand effet et faciles à faire.

REVUE PARISIENNE

Nous recommandons à nos abonnées une maison très importante qui fait exclusivement les hautes nouveautés pour toilettes de dames. C'est celle de MM. Roullier frères, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre, à Paris, qui est en relations constantes avec toutes les grandes couturières de Paris pour lesquelles elle fabrique ses beaux tissus; c'est à cette

maison que nous nous sommes adressés pour nos renseignements sur les tissus d'automne dont nous parlons ci-dessous.

Ses tissus, fabriqués exclusivement pour sa clientèle, ne se trouvent que dans ses magasins, où ils sont vendus à des prix que ne pourraient établir les grandes maisons de détail. Ci-dessous, nous donnons une partie de la nomenclature des tissus nouveaux qu'elle a créés pour la saison d'automne :

Lama, 7 fr. 75 le mètre, largeur 1 m. 20, magnifique tissu genre bourru. Se fait en prune, vert mousse, marron, bleu marine;

Armure mohair, 8 fr. 25 le mètre, largeur 1 m. 20, joli tissu fait en laine mohair pur, forme une armure; les coloris qui se font sont marine, rouge, marron, héliotrope;

Pur mohair, chaîne et trame, 10 fr. 50 le mètre, largeur 1 m. 20, comme son nom l'indique, est tissé, chaîne et trame, en pur mohair, joli tissu formant une armure diagonale. Se fait en marine, grenat, vert mousse, prune, marron et noir.

Broché mohair, 9 fr. 25 le mètre, largeur 1 m. 35, joli lainage broché ton sur ton. Se fait en prune, marron, vert mousse, grenat, marine, et noir;

Drap idéal, ne tachant pas à l'eau, 11 fr. 25 le mètre, largeur 1 m. 40, joli drap amazone très fin et très souple. Se fait en toutes nuances claires et foncées;

Mohair ondulé, 12 fr. 50 le mètre, largeur 1 m. 20, joli tissu mohair formant une sorte de sillon. Se fait en deux tons, bleu et noir, rouge et noir, vert et noir, violet et noir, noir;

Brocart mohair, 11 fr. 25 le mètre, largeur 1 m. 30, joli tissu broché pour confection. Se fait en noir et vieil or, noir et rouge, noir et vert, noir et héliotrope;

Broché mohair, 6 fr. 25 le mètre, largeur 1 m. 20, tissu bourru genre bure. Se fait en quatre coloris de deux tons chacun, vieil or et noir, rouge foncé et noir, vert et noir, héliotrope et noir;

Tricotine mouchetée soie, 9 fr. 25 le mètre, largeur 1 m. 20. Se fait en noir et bleu, noir et rouge, marine et or, noir et vert;

Draperie anglaise, tissu pur laine à 11 fr. 50 le mètre et à 12 fr. 50, largeur 1 m. 45. Se fait en deux tons de beige mélangé, grisaille, bleu et blanc, marron.

En soieries haute nouveauté il y a aussi une très grande quantité de jolies dispositions dont nous énumérons quelques-unes aujourd'hui; nous donnerons la suite prochainement :

Faïlle impression, kaschmyr filets satin, 9 fr. 75 le mètre, largeur 54 centimètres;

Faïlle dessin broderie, 11 fr. 75 le mètre, largeur 54 centimètres;

Pékin, impression sur chaîne, 10 fr. 50 le mètre, largeur 54 centimètres.

Bengaline, rayure brochée, 4 fr. 90 le mètre, largeur 54 centimètres;

Cristalline, 5 fr. 25 le mètre, largeur 54 centimètres;

Gismonda, 5 fr. 90 le mètre, largeur 54 centimètres;

Bengaline, broderie noire, 6 fr. 75 le mètre, largeur 54 centimètres;

Pékin bengaline, 7 fr. 25 le mètre, largeur 54 centimètres.

Demander directement échantillons à MM. Roullier frères, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre, qui

vous les enverront de suite avec prière de ne les garder que deux ou trois jours.

* *

M. Grandclément, pharmacien à Orgelet (Jura), est l'inventeur de la *Pommade philocome veloutée* qui a obtenu une mention honorable et un diplôme d'honneur; c'est un des meilleurs remèdes pour la guérison du cuir chevelu, car la chute des cheveux provient le plus souvent d'une foule de causes qu'il est urgent de détruire. Deux cas se présentent le plus souvent : les cheveux tombent uniformément et restent en grand nombre après le peigne, ou ils tombent par places. Dans le premier cas, écarter avec soin les cheveux et frictionner directement tout le cuir chevelu avec un peu de pommade; dans le deuxième cas, enduire légèrement les parties dénudées. L'opération se fait tous les deux jours, le soir en se couchant.

Après la troisième application, arrêter huit jours, recommencer ensuite.

Les personnes dont les cheveux ne tombent pas feront bien d'employer la *Pommade philocome veloutée* dont le parfum doux et discret est agréable. Elle détruit les pellicules, arrête les démangeaisons, empêche les cheveux de tomber, les fait vivement repousser et leur donne souplesse et brillant. Prix, 2 fr. franco contre timbres ou mandat-poste de préférence.

Adresser les demandes à M. Grandclément, pharmacien à Orgelet (Jura).

Refuser tout pot qui ne serait pas revêtu de sa signature.

Dépôt dans les principales pharmacies et parfumeries.

* *

Nous avons la bonne fortune d'indiquer à nos lectrices une maison de chaussures sérieuse où elles pourront être chaussées aussi parfaitement que si elles faisaient faire sur mesure. La maison Poivret a des ateliers merveilleusement agencés où est fabriqué tout ce qui est vendu dans ses magasins de détail, 32, rue des Petits-Champs, et 84, rue du Bac.

Rien n'est négligé dans la confection de ces élégantes chaussures, et les moindres détails y sont l'objet de soins minutieux, de façon à ne livrer que des choses parfaites. Les formes adoptées dans les ateliers Poivret sont toujours de la dernière mode et sont celles des meilleures maisons de Paris. Pour la saison d'hiver, le grand genre est la bottine en veau ciré avec claque assez haute comme les chaussures d'homme et talons officier de moyenne hauteur. Cette forme, très pratique, doit être absolument bien faite, sous peine de manquer de distinction. Mais le véritable succès de Poivret, c'est le poulain russe : aucune autre maison ne peut rivaliser avec lui sous ce rapport. Le poulain russe est un cuir qui remplace avantageusement le veau; il en a toutes les qualités, mais il est beaucoup plus fin, plus souple et surtout plus élégant. Toutes les mondaines ne porteront cet hiver que des chaussures en poulain russe faites par Poivret. Les prix en sont relativement modiques en raison de leur qualité. On peut, du reste, s'en convaincre en demandant le catalogue illustré qui est envoyé franco.

* *

HYGIÈNE

Voici venir l'automne, puis l'hiver qui s'avance

grands pas; aussi, nous occupons-nous de nos toilettes. Robes d'automne, manteaux élégants qui doivent les préserver de la pluie, tout en laissant à la tournure de l'élégance et une désinvolture comme il faut. Voulez-vous, mesdames, atteindre ce but? Allez à la maison d'Anthoine, 24, rue des Bons-Enfants, vous y trouverez les plus charmants modèles de manteaux de pluie, parmi lesquels il vous sera facile de faire un choix. Tous les tissus employés par la maison

d'Anthoine ayant subi une préparation spéciale, les manteaux sont absolument imperméables, sans ressembler au caoutchouc dont ils ont toutes les qualités sans en avoir les inconvénients. Cette maison a su donner à ces pratiques manteaux des façons plaisantes, dont le cachet comme il faut séduit nos plus difficiles Parisiennes.

Les personnes qui se recommanderont du journal recevront franco le catalogue et des échantillons.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 5062

Toilettes et modes de M^{me} Forcillon sœurs,
Rue Saint-Honoré, 165 (place du Théâtre-Français)

PREMIÈRE TOILETTE. — Grande mante de soie brochée, bordée de fourrure; collet en deux parties prises derrière sur un pli Watteau (voir 4^e toilette); col évasé bordé de fourrure et cravate de velours, à longs pans tombant jusqu'au bas du manteau; manche froncée à bracelet de fourrure.

DEUXIÈME TOILETTE. — Jupe et corsage-chemisette en diagonale; la jupe est bordée d'un tour de plumes au-dessus duquel est posée une passementerie (ou une broderie à même l'étoffe). Sur le corsage, motifs brodés faisant petit boléro; manche entièrement brodée, à patte plissée, couvrant le dessus d'épaule; col et manchette de plumes. Ceinture brodée. (Voir la planche de patrons.)

TROISIÈME TOILETTE. — Long manteau ajusté, en drap de soie orné de motifs de passementerie, avec pampilles sur toutes les coutures; dos d'une seule pièce, motifs sur les nervures, placés comme sur les autres coutures du corsage; entre les épaules, tombant très bas, motif partant de dessous le col et faisant la pointe; col-châle, croisé devant, et manches en karakul.

QUATRIÈME TOILETTE. — Mante, dos. (Voir le détail donné à la première toilette.)

CINQUIÈME TOILETTE. — Costume de drap noisette, avec gilet de drap crème; jupe en dix lés, ornés de petites rangées de boutons sur les coutures à biais piqués. Gilet croisé et veste à basque gondolée, avec grand revers faisant col marin derrière. Manche froncée dans un poignet coupé de biais et très abattu derrière. (Voir les trois patrons sur la planche de ce mois.)

SIXIÈME TOILETTE. — Jupe en drap terre cuite à lés détachés sur une sous-jupe à bandes de velours noir, boutonnés en haut et en bas par de petits brandebourgs. Corsage de velours avec corselet de drap fendu devant et boutonné derrière à brandebourgs; grand revers de drap; manche en velours boutonnée dans le bas. (Voir la planche de patrons.)

SEPTIÈME TOILETTE. — Collet orné d'une double pointe de fourrure, avec col évasé, également en fourrure; le deuxième collet avec têtes aux deux pointes du devant.

GRAVURE COLORIÉE DE CHAPEAUX 5062 bis

De M^{me} Hélène, 12, rue Auber.

CAPOTE DE JEUNE FEMME. — Elle est en velours noir à fond tendue, avec une couronne de coques en velours rose, interrompue sur le côté par une cocarde de ruban de velours et de guipure crème; bouton en strass entre les coques. Deux aigrettes noires très légères se font pendant, fixées sous la cocarde.

TOQUE EN FEUTRE MARRON. — Très gracieusement drapée de tulle et de dentelle bise, dont une retombe autour. Une aigrette, faite de coques en ruban chartré, se place de côté, fixée par un gros bouton de strass. Cette garniture se fait aussi en tulle et dentelle noirs.

CHAPEAU EN FEUTRE NOIR, POUR JEUNE FEMME ET JEUNE FILLE. — Pour celle-ci, on peut supprimer le panache de plumes; la forme est jolie, un peu étroite et ondulée devant avec les côtés plus larges. La calotte plate, entourée d'un ruban vert d'eau coupé par deux cercles de velours. D'un côté, nœud-aigrette avec bouts en velours coupés en corne; de l'autre, un panache de plumes rose et bronze s'élance d'un nœud dont il fait la barrette suivie de trois coques en ruban étagées sur le bord du chapeau.

CAPOTE POUR DAME AGÉE. — Elle est faite de pétales de rose et d'un fond en velours noir. Devant et sur les côtés, touffe de coques en velours noir, puis des chandelles noires complètent la garniture. Brides en velours noir.

CHAPEAU REMBRANDT POUR JEUNE FILLE ET JEUNE FEMME. — Il est en velours loutre. Un plissé en velours formant *tuyautage*, plus haut, devant, que sur les côtés et derrière, forme une passe très élégante à laquelle se joint un fond mou plissé entouré d'une grosse guipure crème. A gauche, une volumineuse coque en velours coupé de guipure s'appuie sur le fond et s'y fixe par une agrafe en cailloux du Rhin, puis des plumes loutres s'enroulent sur ce même côté, s'élançant en panache et dépassant la coque de velours. Très élégant et seyant chapeau.

MODÈLE COLORIÉ

COUVRE-THIÈRE en étamine, brodé de points de fantaisie variés; chaque partie du dessin, pétales de fleurs ou feuilles, est cernée d'un point de Boulogne.

M^{me} Larousse, 10, rue Lécuyer, se charge d'envoyer les fils de manille pour l'exécution.

CARTONNAGE

ABAT-JOUR, deuxième moitié. Trois panneaux avec paysages. (Voir l'explication pour le montage, page 2, Album d'octobre.)

DIXIÈME ALBUM

Dessus de globe. — Agathe. — Abat-jour, montage. — A D, point de croix. — Mathilde. — Céleste. — M R. — I F. — L C. — Rose. — J A. — Petit tapis. — Ecran à main. — Chaise, petit point. — Tablier de lunch. — Robe princesse. — Coussin, point de Hongrie. — E K. — E P. — Hortense. — E L. — R S. — Emma. — T A. — B V. — Dessous de plateau. — Encadrement pour petit dessous de plateau. — Sachet, broderie d'émaux.

PATRONS, FEUILLE X

PREMIER CÔTÉ

JUPE, VESTE ET GILET, 5^e figure, gravure 5062.
CORSAGE, 2^e toilette, gravure 5062.

DEUXIÈME CÔTÉ

ROBE PRINCESSE, page 6, Album d'octobre.
CORSAGE, 6^e figure, gravure 5062.

tendre dans l'antichambre. La portière se soulève, le cœur de Vadalen a des battements plus rapides... Norbert entre, et leurs regards se rencontrent...

Quoi qu'il en soit de l'avenir, quelques barrières que l'argent et la fierté puissent mettre entre eux, elle a tout compris maintenant... Norbert l'aime.

Et, le cœur tantôt plein d'espoir, tantôt déchiré par la crainte, elle essaie de s'abandonner avec la confiance d'un enfant à la sagesse et à la bonté de son Père céleste...

Quelle douce soirée, malgré tout ! Gerty l'interroge sans relâche, et peu à peu elle se sent redevenir libre et gaie comme autrefois. Elle raconte son séjour froid et triste à Cedar-Lodge, parle avec enthousiasme de Monica, exprime l'espoir d'aider à son bonheur.

Norbert est étrangement silencieux, si bien que, par moments, Vadalen s'en étonne, et cherche le brillant causeur de jadis. En revanche, il l'écoute avec un intérêt intense, comme pour savoir si cette élégante et gracieuse fille, qui a pris à son insu les manières, le charme, les raffinements du grand monde, a encore quelque chose de commun avec la timide et simple enfant qu'il a aidée jadis à s'éveiller à la vie intellectuelle.

Oh ! oui, c'est bien la même Vadalen, — plus brillante, mais toujours vraie, toujours aimante, toujours éprise d'idéal !...

L'heure de rentrer au couvent est venue. M^{me} Aymard veut y conduire elle-même celle qu'elle appelle sa chère fille. Lorsque Vadalen embrasse Gerty, celle-ci la retient un instant et lui dit tout bas :

— N'as-tu pas trouvé Norbert changé ?

— Oui, il est triste...

Et Vadalen rougit.

— O Vadalen, il est malheureux... Pourquoi y a-t-il des malentendus ici-bas, et des paroles qu'on n'ose dire ?

La rougeur s'accroît sur le visage de Vadalen.

— Pourquoi n'ose-t-on pas ?

Elle dit cela si bas, que Gerty la devine plutôt qu'elle ne l'entend.

— Il y a des circonstances où les rôles se renversent...

Et, effrayée de ce qu'elle a dit, Gerty se hâte de souhaiter le bonsoir à son amie.

La chambre du couvent, malgré son confort, malgré les livres, les fleurs qu'y a apportés M^{me} Aymard, semblerait triste, à cette heure, et solitaire surtout, si une espérance soudaine et radieuse ne faisait vibrer le cœur de Vadalen.

XXIV

Quelques jours se passent, et Vadalen revient sans cesse chez ses amis, comme à son *home* de choix. Oh ! oui, elle est la même ; Norbert la retrouve toujours plus, toujours mieux, — la même

dans l'élan qui lui fait donner à pleines mains l'argent dont elle semble n'être que dépositaire, la même dans les tranquilles bonheurs que lui apportent les lectures choisies, les visites aux musées, et surtout, surtout, ces entretiens intimes où les âmes d'élite s'élèvent tout naturellement et font un échange mutuel de ce qu'elles ont de beau et de bon.

Lui, est inégal. Parfois il s'absente des soirées entières, comme pour apprendre à la fuir, parfois il revient, comme attiré par un aimant irrésistible. Tantôt il est taciturne, désolé, tantôt il redevient lui-même et redonne un nouvel élan à ceux qui l'entourent. Une lutte intime, douloureuse, se livre en lui, répercutée dans ces cœurs qui l'aiment. Sa mère souffre et le blâme ; Gerty lui fait des reproches.

— L'épreuve est faite, Norbert. C'est un faux orgueil que celui qui sacrifie même le bonheur d'autrui à une dignité exagérée et farouche. Ne te connaît-elle pas ?

Oh ! oui, elle le connaissait !... Et un soir d'été, après avoir discuté la possibilité d'un retour et d'une installation à Plesnou, Vadalen, pour la première fois, parla devant lui de la résolution qu'elle avait prise de fonder un orphelinat portant le nom de son oncle.

Il savait son projet ; mais comme c'était différent de l'entendre développer par elle-même ! Emu, fasciné, il la regardait avidement, tandis qu'avec une simplicité presque enfantine, et une sorte d'innocence de sa propre grandeur, elle parlait de l'admirable dépouillement qu'elle voulait s'imposer. Elle avait jadis indiqué avec réserve à M^{re} Lesquen les motifs qui la guidaient. Maintenant, se sentant écoutée, comprise, passionnément approuvée, elle laissait voir sans contrainte tous ses sentiments, dépeignant l'horreur qui l'avait saisie, lorsqu'elle avait appris au milieu de quelles richesses elle avait subi la misère, lorsqu'elle avait pensé à tout le bien omis, lorsque, surtout, elle avait compris quels ravages épouvantables la passion peut produire dans une âme et dans une vie. Et comme elle était touchante dans cette reconnaissance qui voulait s'épancher en bienfaits pour l'âme du mort, et qui ne se bornerait pas seulement au sacrifice d'une part de sa fortune, mais à l'emploi sanctifié de la part qu'elle conservait !

Tout à coup, Norbert se leva. Il y avait des larmes dans ses yeux.

— Il me semble, en vous écoutant, dit-il, que nous vivons dans un autre monde...

Et il sortit sans ajouter un mot.

Un peu plus tard, il entra dans le salon, très pâle, mais très calme. On traitait Vadalen comme l'enfant de la maison, et nul n'interrompait pour elle des occupations pressées. M^{me} Aymard écrivait une lettre ; Gerty, un peu lasse, avait fermé les yeux, et Vadalen s'était rapprochée de la fenêtre pour profiter des dernières lueurs du jour.

La maison donnait sur le Luxembourg. Les masses des arbres devenaient plus sombres, le bruit des voitures plus rare. Elle avait laissé son livre et regardait vaguement le jardin, lorsque la voix de Norbert la fit légèrement tressaillir.

— Avez-vous parlé à votre tuteur des plans que vous avez formés ? demanda-t-il, reprenant la conversation interrompue, comme s'il n'y avait pas eu d'intervalle entre les dernières paroles de Vadalen et les siennes.

— Oui, j'espérais que la loi me permettrait de les réaliser dès à présent.

— C'est impossible. Mais qu'a-t-il dit ?

— Il m'a fait des objections ; mais rien ne m'empêchera d'agir à mon gré dans trois ans...

Elle étouffa un soupir.

— Vadalen, dit-il d'une voix émue, je disais tout à l'heure que vous m'avez transporté dans un autre monde... Ce monde, à coup sûr, est bien au-dessus du convenu... Tout y semble extraordinaire...

— Non, répliqua-t-elle doucement, tout y est simple, puisque tout y est vrai... J'ai senti, tout à l'heure, que rien ne vous étonnait dans mes projets...

— Non, rien ! dit-il avec élan. Et vous, Vadalen, oh ! vous, ne serez-vous pas surprise, offensée, ne vous méprendrez-vous pas si, confiant en votre instinct du vrai, je vous demande la grâce de vous aider à vous dépouiller dès maintenant ?

Elle ferma un instant les yeux... Ce flot de bonheur, de lumière qui l'inondait soudain lui ôtait presque la force de répondre.

— Vadalen ! murmura-t-il d'une voix suppliante.

Elle rouvrit les yeux et le regarda. Il y avait un sourire tremblant sur ses lèvres, et elle balbutia à travers ses larmes :

— Que Dieu est bon !

Une exclamation de joie de Norbert fit lever la tête à M^{me} Aymard.

Elle comprit tout.

— Enfin ! dit-elle doucement.

Vadalen s'élança vers elle, et, tandis qu'elle la recevait dans ses bras, Gerty pleurait de bonheur.

.....
.....

XXV

A la place des vieilles maisons où s'était écoulée la triste enfance de Vadalen, un orphelinat s'élève, comprenant un vaste espace et prolongeant ses jardins jusque dans la campagne. Chaque jour, des voix innocentes s'élèvent pour celui qui est la cause inconsciente du bien qu'on y accomplit. Plus loin, des vieillards sont recueillis dans une maison commode et spacieuse, et leur hospice, comme l'orphelinat, porte le nom de Cernay.

Vadalen n'a pas eu le courage de revenir à Plesnou tout l'été. Elle s'y sent toujours attristée par de terribles souvenirs ; mais chaque année elle vient prier sur la tombe où son oncle a été réuni à sa mère, et toute l'année des fleurs croissent sur cette tombe.

Norbert continue d'être médecin, et sa femme n'a pas combattu son désir. C'est pour lui une mission et un genre d'apostolat, et elle aime à penser qu'il atteindra, sans la chercher, la célébrité sous sa forme la plus belle : celle qui unit le dévouement à la science.

Monica et Harcourt se sont mariés le même jour qu'eux, grâce à la générosité de Vadalen, et lady Hertford s'est résignée à voir son fils heureux à sa manière.

Seizan, malgré ses rêves champêtres, n'a pu se résoudre à quitter Vadalen. Elle élève ses enfants et leur raconte l'histoire de leur mère. L'hôtel qu'ils habitent est rempli de souvenirs qui contribuent à l'intérêt de ces récits, depuis les meubles anciens de M^{me} Daunet jusqu'aux beaux tableaux de Valentine Lallay. Les petits s'attendentissent sur l'enfance si attristée de leur chère maman. Ils aiment doublement leur grand'mère et la douce tante Gerty qui la consolait si bien...

Plus tard, c'est leur père qui leur apprendra à vénérer sa femme bien-aimée, et qui leur donnera la grande, la solennelle leçon qui se dégage de cette histoire, leur disant les maux et les tristesses qui proviennent de la passion, de l'avarice, de l'égoïsme, — les joies et les bénédictions attachées à l'abnégation et à la charité.

M. MARYAN.

FIN

CUIQUE SUUM

BOUTADE

*Parfois je plains les jeunes filles,
Voyant comme nous sommes faits ;
Elles, si blanches, si gentilles,
Et nous, à vrai dire, si laids.*

*Dans leurs actes et leurs paroles,
Voyant les femmes de mon temps
Si légères et si frivoles,
Parfois je plains les jeunes gens.*

PAUL COLLIN (Glas et Carillons).

MAUD

(SUITE ET FIN)



E surlendemain, la fillette fut très nerveuse.

Les Sfeld arrivaient; elle savait la victoria partie pour la gare, Willie la suivant avec le boggy et Alain, le cheval qu'il aimait tant et dont Maud avait si peur.

Le temps humide et froid « sentait l'hiver ». Cela ajoutait à la mélancolie de la jeune fille.

M^{me} Gérard et Maud travaillaient dans leur petit salon, lorsque Kati entra tout à coup, très excitée, son bonnet de tra-

vers : — Si ces dames savaient! ils sont arrivés. Laurent les a vus et m'a dit que Bernard lui avait dit... — Maud fit un geste d'impatience. — Bon! je le vois, j'ennuie Mademoiselle; il faut pourtant s'expliquer...

Mécontente, la brave fille refermait la porte et s'éloignait.

— Kati! achève donc, supplia Maud en la rappelant, autant par désir de savoir que pour ne pas blesser la bonne créature.

— Je disais donc que Bernard avait dit que la plus jeune demoiselle et la gouvernante étaient dans la victoria avec Madame; l'autre demoiselle, la grande, très jolie, avec M. Willie... que M. Willie était rouge comme une crête de coq!.. Probable que M. Willie l'épousera, parce que le maître d'hôtel dit qu'il en parle toujours, quand il mange avec Madame. Ah! s'il fait cela, ce sera une affaire ambitieuse, et c'est comme qui dirait madame sa mère qui l'y poussera, parce que la demoiselle est très riche! Moi, j'ai toujours cru que M. Willie avait ses idées tournées plus simplement, et que...

M^{me} Gérard et Maud eurent le même sursaut, le même regard suppliant... Kati se tut... puis, grognant : « Sil est défendu de parler, faut s'expliquer », elle rouvrit la porte et s'en alla...

— Willie est revenu de la gare, seul avec Jeanne! se répétait Maud.

Oh! combien elle avait désiré une promenade semblable, seule ainsi, avec son ami! Elle en avait souvent rêvé toutes les douceurs, se promettant de les savourer plus tard, quand le jour

qu'elle attendait se préciserait... arriverait, enfin. Comme il semble à présent s'éloigner, reculer encore, s'effacer presque! Et c'est Jeanne... cette étrangère, qui en est la cause!... qui la torture ainsi!... qui vient bouleverser tous les chers projets d'avenir dont la petite rêveuse se nourrit depuis l'enfance... Mon Dieu! que va-t-elle devenir?...

La journée lui parut bien longue...

Que se passe-t-il là-haut?... Si Willie pouvait descendre, seul, un instant, fût-ce pour lui parler de Jeanne!...

Mais Willie était occupé... très occupé même... Il n'y songea guère... Maud le vit bien!...

Le lendemain, vers deux heures, des voix gaies, des voix rieuses se firent entendre dans le petit chemin...

— Oh! maman, les voilà, je les entends, dit, tout angoissée, Maud à sa mère.

Elles étaient assises dehors, travaillant dans leur coin préféré.

Willie, en complet de flanelle blanche, beau, empressé, rayonnant, ouvrait la barrière :

— Maud! vous m'avez reproché de me faire annoncer, la dernière fois que je suis venu... alors, nous voilà! Je vous amène M^{lle} Jeanne et M^{lle} Suzanne, dit-il, présentant les jeunes filles; elles brûlent du désir de vous connaître.

— Bouton-d'or aurait pu venir... Je ne me serais pas plainte, cette fois, pensa Maud...

Ah! ce Willie, il ne comprenait plus!

Elle accueillit très gentiment les jeunes filles et fut surprise de rester indifférente à la vue de Jeanne. Elle ne s'était point figuré, sous ces traits gracieux, la « créature divine » qu'elle « détestait tant » et dont « Willie perdait la tête ».

Jeanne et sa sœur Suzy possédaient toutes deux un grand charme de manières; elles auraient plu beaucoup à M^{me} Gérard et à Maud... mais Willie avait trop parlé d'elles à l'avance!... Et, sans se l'être dit, le même pressentiment oppressait la mère et la fille. Qu'apportaient donc avec elles ces jeunes étrangères, pour l'avoir fait naître?...

— C'est vrai, elle est bien belle, pensait Maud en regardant Jeanne, une taille « comme ça ».

Elle se rappelait Willie traçant du bout de sa canne, sur le sable d'une allée, un très petit rond pour représenter la taille mince de la jeune fille, — « et un chic épatant », — toujours d'après les expressions de l'enthousiaste Willie.

Et d'où Jeanne tenait-elle ce charme? Sans doute le don de quelque fée; elle était très simplement mise... Son chapeau, « qu'elle avait fait elle-même », un rien! — des bleuets, un grand nœud, une grosse paille, — mais arrangé avec un joli coup de doigt qui lui donnait de l'envolée; Suzy pareille. Willie avait raison, « elles étaient délicieuses, positivement délicieuses ».

Willie, contre son habitude, parlait peu. Il regardait les jeunes étrangères, puis Maud... Pourquoi Maud avait-elle toujours les cheveux défaits? Pourquoi sa robe de drap bleu lui faisait-elle cette taille impossible? Elle avait une jolie taille, Maud, cependant!

La fillette était comme tous les jours; mais les yeux de Willie ne voyaient sans doute plus de même!... Le regard de Maud était, lui aussi, plein de reproches; devinait-elle les réflexions du jeune homme?

Oui, Maud devinait la pensée de Willie, Maud était gauche, timide...

— Il me trouve horrible auprès d'elle; je suis bien sûr laide et mal arrangée... Aussi, pourquoi ne pas m'avoir envoyé Bouton-d'or?... Ah! ce Willie, il n'en fera jamais d'autres...

— Montez ce soir, Maud, nous danserons... dit Willie, se levant pour regagner Montvers.

Elle, pensive :

— Oh! non! pas ce soir, demain plutôt.

— Eh bien! demain, venez dîner, puisque vous le préférez, dit-il, indifférent, sans insister.

Ils s'éloignèrent.

Willie écartait les branches des vignes, tendait la main pour aider les jeunes filles à franchir les petites rigoles d'écoulement qui traversaient l'allée. Il était plein de prévenances et de soins pour Jeanne et sa sœur. Tous trois causaient avec de frais éclats de rire. Maud les entendit d'abord, puis leurs voix se perdirent! Alors, elle s'assit, triste, très triste!... Pourquoi avoir refusé d'aller « là-haut »? Elle le regrettait bien maintenant. Comment était Montvers, animé par les jeunes visiteuses? Que disait, que faisait Willie avec elles? Et dire que cela allait durer quinze jours, quinze mortels jours!

— Eh bien! j'aime encore mieux quand il n'y est pas! soupira Maud.

Puis elle se reprémanda sévèrement :

— Maud, vous êtes très sotte, vous devenez ridicule... on ne pourra plus rien faire de vous!

M^{me} Gérard vit bien le soir, quand Maud s'assit en face d'elle pour dîner, « qu'il se passait beaucoup de choses »! En vain, la fillette avait-elle haussé la corbeille de fleurs; en vain, avait-elle baissé l'abat-jour de la grande lampe, pour dissimuler le trouble qui altérait son visage. Kati le remarqua aussi et se fâcha de ce que « Mademoiselle ne mangeait rien... » Tout en regagnant son fourneau, on l'entendait grommeler : « Les Parisiennes... des étrangères... et ces jeunes gens étourdis qui ne pensent qu'à eux... »

M^{me} Gérard ne savait que faire. Raisonner le chagrin de sa fille? En somme, qu'était-il arrivé? Ne risquait-elle pas de donner un corps à ce qui pouvait n'être qu'une impression mal définie? Ne serait-ce pas plus dangereux? Elle préféra donc ne rien voir! Ce fut héroïque! La tristesse des yeux de l'enfant déchirait le cœur de la pauvre mère.

— Chérie, tu m'accompagneras à Pau demain matin?

— Oui, maman.

— Nous partirons vers neuf heures.

— Quand vous voudrez.

La soirée se passa, entre la mère et la fille, dans le petit salon bien clos, bien éclairé. Chaque soir, c'était ainsi. Qu'y avait-il donc pour leur causer à toutes deux ce gros souci qui venait se placer entre les lignes mêmes du livre qu'elles lisaient? Willie n'était donc plus libre d'inviter des amis chez lui?... Ne pouvait-il causer avec d'autres que Maud?... C'était folie de se tourmenter pour des riens! Qu'avait donc fait le pauvre garçon?...

La matinée du lendemain fut très fraîche. Les premières feuilles sèches tourbillonnaient le long de la route; les arbres commençaient à se détacher en teintes vives sur le ciel très bleu. Lorsqu'on passa devant l'avenue de Montvers, Maud vit au fond la grande maison, presque fermée encore, ayant repris, à ce qu'il lui sembla, sa physionomie froide et mystérieuse.

Un jardinier ratissait.

— Bonjour, Bernard! cria Maud.

Ce Bernard l'attendrissait ce matin; il vivait « là-bas! »

Fanchette trotait comme un charme; mais Maud ne pensait pas à s'extasier, comme d'habitude, sur les incontestables mérites de l'ânesse, elle était ailleurs!

M^{me} Gérard s'ingéniait pour « secouer » sa fillette; elle devint même si causante, si gaie, que Maud, heureuse de voir sa chère maman contente, se rassura, pensant qu'elle ne serait point telle, si de grands chagrins menaçaient sa chère enfant.

Mais, en revenant par cette délicieuse route qui longe la « vallée heureuse », menant des coteaux vers Pau, Maud vit allant au pas, côte à côte, Willie et Jeanne, à cheval. Ils s'avançaient, absorbés dans une intime causerie, ne voyant pas le petit équipage, dont le bruit de roues était couvert par le cliquetis des mors, le craquement des selles, le sabot des chevaux frappant le sol dur.

Que pouvaient-ils se dire? Maud tout à coup, très impatiente, cria, la voix rude, changée :

— Bonjour!

Willie leva vivement la tête, eut un bon regard, un sourire affectueux, un gentil bonjour en réponse.

Ah! Willie... Willie... si vous saviez?

— Où allez-vous? demanda Maud.

— A Pau. Miss Jeanne, — il prononce ce nom

avec une douceur singulière, — a voulu essayer Alain...

C'est vrai, elle montait Alain !... Alain, ce cheval effrayant, lui obéissait... Décidément, c'était une femme extraordinaire, cette Jeanne ! Et comme elle était gracieuse à cheval ! La courte jupe de gros drap bleu sombre tombait droit, laissant entrevoir le bout de la botte vernie appuyée au brillant étrier d'acier. L'habit moulait sa taille délicate ; le col de toile blanche et le melon noir donnaient un petit air masculin au visage fier, au profil régulier. Le teint avivé par la fraîcheur du matin, elle était ravissante, et les yeux de Willie le disaient assez !

— Maman, croyez-vous que Willie épousera Jeanne ? dit très sérieusement Maud, quand ils furent loin.

— Chère enfant, comment le saurais-je ? M^{re} de Montvers veut le marier jeune. Comme famille, comme fortune, Jeanne Sfeld conviendrait parfaitement ; elle est de plus très jolie, ce qui ne gâte rien...

— C'est que, chère maman, on pourrait rendre ce pauvre Willie si malheureux... Croyez-vous que Jeanne l'aime ?

— Elle n'en a pas eu encore le temps, ils se connaissent si peu !

C'est vrai ! Maud n'y avait pas songé ; « ils se connaissent peu » ; et il fallait, pour bien aimer quelqu'un, des années et des années... Elle le savait, elle !

— Chère maman, croyez-vous que Willie sortira ainsi chaque jour avec Jeanne ?

— Probablement, chérie, il faut bien qu'il rende Montvers agréable à ces jeunes filles.

C'était encore vrai... Les mamans ont réponse à tout...

Maud fut un peu consolée.

— Oh ! quelle grande enfant ! pensait le soir M^{re} Gérard, voyant Maud assise à terre, déconragée, devant son armoire ouverte...

— Je vous assure, maman chérie, que je n'ai rien à mettre ; toutes mes robes sont horribles... Je vais encore être atroce « là-haut », ce soir ! Je le vois bien quand Willie...

Elle se mordit les lèvres.

— Mais, chérie, que tu deviens coquette ! Allons, dépêche-toi, tu vas être en retard. C'est tout à fait indigne d'une grande fille de ton âge, ces enfantillages...

Maud le savait, s'en voulait, en aurait pleuré. Tout allait de travers, elle n'arrivait pas à se coiffer, elle ne serait certainement jamais prête...

A Montvers, le premier coup du dîner sonnait à toute volée.

Maud n'arrivait qu'à s'embrouiller dans sa toilette, à s'accrocher partout. C'était désolant...

Enfin, ça y est !

Mère et fille montent rapidement le petit chemin, arrivent sur la terrasse déserte. Où est Willie ?... Il venait toujours à la rencontre de ses voisines... autrefois !... C'est déjà loin !

Personne ne semble les attendre. La soirée est presque froide, tout est clos, il faut sonner pour entrer... Jean se fait prier, il passe son habit... enfin, il ouvre. Lui aussi est cérémonieux !... Et « Bouton-d'or » dans un faux-col très empesé, la raie correcte comme celle de son maître, « Bouton-d'or » n'a même plus son sourire ordinaire.

Le grand salon est rempli de plantes vertes et de fleurs. De grandes lampes, posées un peu partout ou supportées par des pieds élevés, l'éclairent discrètement, voilées d'immenses abat-jour de teintes claires et douces.

Devant le grand piano à queue, Jeanne est assise. Elle feuillette distraitemment un cahier de musique et cause avec Willie. A peine entendent-ils entrer M^{re} Gérard et Maud ; ils s'arrachent comme à regret à leur conversation, très sérieuse, à en juger par leurs visages graves, et vont saluer les nouvelles venues.

— Que peuvent-ils donc encore et toujours se dire ?...

Maud ne comprend pas.

Depuis la veille, l'intimité a fait de grands progrès entre Willie et les jeunes filles. Il s'occupe presque exclusivement d'elles, de Jeanne surtout, placée à sa gauche ; il les taquine, les plaisante. On parle d'Arcachon, de la promenade du matin, de mille choses qui sont étrangères à Maud, que Maud ignore... Comme elle se sent dépaylée !... A peine reconnaît-elle Montvers ce soir ; tout y semble changé !... Et Willie ? Est-ce bien Willie, ce jeune élégant, en gilet blanc, en vêtements sombres, la boutonnière fleurie de violettes ?... Est-ce lui ? elle ne le reconnaît plus !...

Quand, après dîner, on revient au salon, Willie et Jeanne reprennent leurs places, derrière le piano, et recommencent leur interminable causerie.

Jeanne l'interrompt pour chanter. Sa voix est chaude, profonde, vibrante.

— Encore ceci... encore cela ! supplie Willie, quand elle s'arrête.

Elle le regarde bien en face, sourit avec malice et obéit volontiers... D'ailleurs, elle adore chanter.

Lui est de plus en plus sous le charme, insoucieux de la pauvre petite amie qu'il torture, qui souffre tant et se dit : Si c'était mon Willie d'autrefois, il me parlerait, il ne serait pas si indifférent, il ne me ferait pas tant de mal !...

— Connaissez-vous ceci : *Samson et Dalila* ?... dit Jeanne. J'aime tant ce passage...

Elle chante :

Mon cœur s'ouvre à ta voix,
Comme s'ouvrent les fleurs aux baisers de l'aurore !

Machinalement, Maud approche du piano. Jeanne s'arrête et dit avec gaminerie :

— Willie, c'est un duo... Vous devriez me répondre.

— Jeanne, je ne chante pas... Mais si vous saviez, commence Willie avec feu...

Elle, brusque, rieuse :

— Alors, taisez-vous, puisque vous n'êtes bon à rien !

Elle continue, très doux :

Ainsi qu'on voit des blés, les épis onduler
Sous la brise légère.

L'accompagnement, léger, rapide, imite le bruissement du vent d'été dans les blés d'or...

Ainsi frémit mon cœur prêt à se consoler
A ta voix qui m'est chère...

Quelle charmeuse ! Ses lèvres pourpres sont entrouvertes, ses dents d'un émail éclatant. Elle regarde Willie la tête un peu renversée...

— Jeanne, vous me rendez fou ! murmure-t-il en anglais...

— Oh ! pas encore... pas encore !...

Et, le quittant, la jeune coquette s'éloigne, paisible, agitant d'un mouvement régulier et lent son éventail de plumes... grande, distinguée, gracieuse :

— Une vraie femme... une vraie femme ! se dit Willie, la suivant du regard.

Elle va s'asseoir près de M^{me} de Montvers et cause avec un calme parfait.

Maud, la pauvre Maud, a tout entendu. Le cœur broyé sous les décombres de ses rêves, elle se dit :

— Maman se trompe ; comme elle se trompe ! Il ne faut pas longtemps pour aimer éperdument, follement quelqu'un... je le vois bien ! Willie adore Jeanne... mais elle ?... mais elle ?...

Alors Willie, quittant le piano pour se rapprocher de Jeanne, sans doute, rencontre le regard fixe, égaré de sa petite amie d'enfance... Tiens, c'est vrai, elle était là ! Il l'avait oubliée ! Il en éprouve un grand remords !...

Comme elle était pâle ce soir ; serait-elle malade ? C'est qu'il l'aimait bien, sa petite voisine ; elle faisait tout à fait partie de sa vie, de sa famille, de ses habitudes ; mais l'autre... l'autre... Oh ! son cœur, ses pensées, tout son être était à elle !... Il n'y avait plus qu'elle en lui !...

Jeanne n'était pas une enfant. Habitée aux hommages, elle se rendait fort bien compte des « ravages », comme disait sa sœur, qu'elle faisait dans le cœur de Willie. Ne croyant pas qu'on pût souffrir de trop aimer, elle s'amusait de la folle tendresse du jeune homme, tour à tour l'exaspérant par sa froideur, ou l'encourageant par une attitude toute différente.

Quand elle quitta Montvers, Willie était « on ne peut plus pincé, ma chère ! » déclarait Suzy, « et qu'est-ce que tu vas en faire, maintenant ? »

M^{me} de Montvers se faisait les mêmes remarques,

se posait les mêmes questions ; mais son optimisme avait réponse à tout.

Willie épousera Jeanne et... ils feront un beau couple !...

Elle se les figurait tous deux à Montvers, comme maintenant, parcourant à pas lents les allées, toujours perdus dans des causeries sans fin.

Et le rêve de M^{me} de Montvers lui semblait s'accomplir : Willie, marié brillamment à une femme qu'il adorait. La pauvre mère ne voyait pas plus loin, ne mettait pas la chose en doute.

Où, qu'en faire maintenant ?... se disait Jeanne... Continuer ? Cela deviendra ennuyeux à la longue !... L'épouser !... Peut-être ? Il est bon garçon, en somme... J'attendrai « Père » pour me décider.

Et de nouveau, Willie fut soumis « à un système de chauds et froids qui le rendront complètement fou », disait Suzy.

« Père », habitué aux feux — de paille souvent — qu'allumait sa fille Jeanne, ne s'agita pas beaucoup, quand elle lui révéla cette nouvelle conquête, un matin, après le déjeuner. Il fumait un excellent cigare dont il envoyait la fumée, par bouffées lentes, savantes, tout en prenant son café :

— Montvers !... excellente noblesse... fortune satisfaisante... bien jeune... bien jeune ! Si elle n'y tenait pas absolument, on pourrait attendre encore... voir venir... trouver mieux.

Et, sans y repenser, il prit ses journaux pour les parcourir.

Jeanne se contenta de cette réponse... Montvers ?... elle n'y tenait pas absolument ! Et Willie, qui se serait fait tuer pour elle !... et Maud, qui chaque jour demandait à Dieu le courage de ne pas mourir de l'affreux chagrin dont elle souffrait !...

Les Sfelfd étaient maintenant installés à Pau, dans une luxueuse villa, en plein soleil, route de Tarbes.

M. Sfelfd, grand, gros, fort, donnant l'impression d'un personnage « très calé », ne quittait plus ses filles.

L'hiver fut très gai cette année-là.

Willie devenait « un garçon tout à fait chic » ! affirmait Suzy. Il était membre de l'Union, de l'English Club. Il faisait partie du Comité des chasses, des bals, des courses. Cavalier charmant, très recherché, il ne voyait cependant que Jeanne, et, pour lui, tout était occasion de la retrouver. Tout son temps se passait en ville. Il avait pris un élégant pied-à-terre pour lui... « et pour ses chevaux », ajoutait Suzy.

Alain ne lui appartenait plus ; il avait été trop heureux de le céder à M. Sfelfd pour Jeanne, Alain, ce cheval qu'il aimait tant et qui faisait si peur à Maud !

Depuis des semaines, Willie n'avait pas été la voir au Cottage, sa pauvre petite amie d'enfance ; il en avait bien quelques remords... mais il était trop occupé !... Jugez donc ! d'abord la chasse au

renard, trois jours par semaine... Pour tout au monde, il n'aurait pas manqué ces longs galops dans la lande, aux côtés de Jeanne, amazone intrépide, que les obstacles n'effrayaient pas. Puis le polo... et Jeanne dans la tribune... Il jouait pour elle, comme autrefois, dans les tournois, on combattait pour sa belle... Puis mille autres choses encore qu'il n'aurait pu énumérer, mais qui le retenaient par une foule de liens. Peu à peu, il lui sembla qu'aller à Montvers était faire un vrai voyage dans un pays perdu.

Maud ne savait plus de lui que ceci : « Il m'oublie, et c'est bien mal. » Elle redoutait plutôt qu'elle ne recherchait les détails que M^{me} de Montvers était toujours prête à donner sur la vie de ce fils absolument heureux, croyait sa mère.

Enfin, le 1^{er} janvier approchait ; Willie monterait de Pau au Cottage ; il ne laisserait pas l'année nouvelle s'ouvrir sans apporter ses souhaits à sa petite amie. Elle attendait fiévreusement...

Mais le 1^{er} janvier vint, et avec lui une mince couche de neige qui rendait les coteaux de Jurançon difficiles d'accès...

N'importe ! Maud ressentit un affreux coup au cœur, quand elle vit le beau sac de marrons glacés et la gerbe de lilas qu'apportait « Bouton d'or » ; — il avait pu franchir les neiges, lui ! — avec une carte de « Guillaume de Montvers »... c'était vrai ! il s'appelait Guillaume ! Nul doute que le Willie d'autrefois n'eût pas agi ainsi !

Les lilas furent mis dans le petit salon, et, bien qu'il y fit une température très douce... ils se fanèrent tout de suite :

— Je le savais, se dit Maud ; la pensée n'y est plus.

Cependant — l'espérance est si tenace ! — la jeune fille attendait, espérait chaque jour, à toute heure, à tout instant, « son Willie... le sien... son cher Willie... celui qui serait le compagnon de sa vie... malgré tout » ! Il ne devait point encore lui revenir !...

M^{me} de Montvers réclamait souvent Maud pour un bal, une soirée, pour l'emmener aux courses, aux chasses comme les hivers précédents ; mais Maud refusait avec obstination...

M^{me} Gérard laissait la fillette très libre d'agir à sa guise, sachant qu'il valait presque mieux qu'elle vécût de souvenirs au Cottage que d'être mise en présence de Willie, indifférent, tout à une autre... Ah ! cette autre, comme elle avait changé la vie de tous, dans ce petit coin, cependant si bien caché, des coteaux !...

Et M^{me} de Montvers, sans se préoccuper autrement de ses voisines, disait :

— Maud devient bizarre, sauvage... Cela lui réussit du reste, elle n'a jamais été plus jolie !

En effet, la jeune fille perdait peu à peu ce que sa personne avait gardé de trop enfantin ; ses yeux se fondaient sous l'empire de la pensée in-

terieure ; mais la bouche prenait un pli un peu amer.

Maintenant les rôles étaient renversés au Cottage. M^{me} Gérard s'efforçait d'être gaie, alors que Maud ne voyait plus que brouillard gris et tristesses.

Jamais il n'était question de rien ; mais comme les deux femmes se comprenaient ! Elles ne recevaient personne. Kati seule leur apportait un peu de l'atmosphère du dehors. M^{me} de Montvers avait rejoint son fils à Pau. C'est ainsi qu'elles apprirent par Kati « que tous les domestiques de là-haut s'attendaient au mariage de Monsieur ; Bernard avait même dit que Jean, le vieux maître d'hôtel, en avait été informé officiellement par Monsieur, mais que c'était encore un secret ».

— Je lui pardonne, se dit Maud, ce soir-là, une fois seule dans sa chambre, je lui pardonne ! mais c'est mal de n'avoir même plus une pensée de bonne amitié pour moi... pour nous !...

Cependant, tout au fond d'elle-même, elle attendait toujours « son Willie ».

* *

Au printemps, Willie partit pour Paris, « sans doute pour acheter les affluets de sa demoiselle », dit Kati.

Au fond, son mariage était en moins bonne voie qu'on ne l'aurait supposé, à voir M. Sfeld permettre ses assiduités auprès de Jeanne, sa présence presque perpétuelle chez lui. Par moments, Willie était même fort malheureux.

Jeanne, née coquette, aimant le monde, le plaisir, adorait être entourée de jeunes gens. Elle « flirtait » avec lui comme avec les autres, « rien de plus » !... il le voyait bien. Mais elle était si belle, si engageante ! et ne lui laissait-elle pas croire que ce « rien de plus » irait s'augmentant de félicités plus grandes !...

Il était joyeux, quand Jeanne se trouvait près de lui... S'éloignait-elle au bras d'un autre, par exemple de ce prince Bracia — dont toutes les femmes raffolaient — et causait-elle avec lui sur ce ton confidentiel, préoccupé, qu'affecte le flirt... il en perdait la tête et se demandait rageusement à son tour :

— Que se disent-ils ?...

Il aurait fait des bassesses, écouté aux portes, derrière des rideaux, pour satisfaire sa pénible curiosité.

Comme il aurait volontiers cravaché ce Bracia, qui l'exaspérait avec son grand air calme et froid.

A Paris, Jeanne lui échappa plus complètement encore. Il s'ingéniait à toute heure pour la retrouver, comme à Pau ; elle était insaisissable.

Alors, il se décida à tenter la grosse démarche : la demande officielle.

M^{me} de Montvers fut fort surprise et très froissée de ne recevoir qu'une réponse assez vague, assez évasive :

— Willie était bien jeune... Jeanne préférait attendre encore.

Elle pressentit le refus et engagea son fils à s'éloigner de Jeanne; sa dignité le lui ordonnait.

Willie repoussa les avis de sa mère... « On ne l'avait pas refusé, en somme! Simplement ajourné... il attendrait encore... »

M^{re} de Montvers crut, comme lui, que le dernier mot de ce mariage, qu'elle souhaitait de tout son cœur, n'était pas dit.

Après le Grand-Prix, ils quittèrent Paris et firent, en Normandie, un assez long séjour chez les Sfelf.

L'inquiétude de Willie allait grandissant... Bracia, invité comme lui, comme d'autres, ne quittait plus Jeanne. Voulait-elle devenir princesse?... On l'aurait cru, vraiment! Alors, pourquoi ne pas l'avouer, pourquoi laisser Willie dans cette indécision qui le rendait fou?... Pourquoi le torturer ainsi?... Il s'en irait, voilà tout... Où cela? au Canada, dans les Indes... Son cœur se brisait... le monde n'était plus assez grand pour contenir une douleur semblable à la sienne... Non, cela n'arriverait pas...

En termes émus, suppliants, il parlait ainsi à Jeanne, un soir d'été, en parcourant avec elle le magnifique parc de son père.

Elle l'écouta d'abord, rêveuse; puis, tout à coup, elle dit, d'un air las :

— Willie, vous ne saurez jamais combien vous devenez ennuyeux, mon pauvre garçon !...

Il ne perdit cependant pas tout espoir.

Trois jours après, M^{re} de Montvers et lui quittèrent la Normandie... ils y laissaient Bracia. Qu'allait faire celui-ci... ?

Willie se promenait, avec des amis, sur la terrasse du casino de Biarritz. Il y avait trois semaines qu'il avait dit adieu à Jeanne.

L'un des jeunes gens s'écria tout à coup :

— Avez-vous vu, dans le *Figaro*, le grand mariage ?

Willie se sentit froid au cœur.

— Jeanne Sfelf devient princesse Bracia.

— Un titre, une couronne d'un côté; une fortune immense de l'autre...

— Mon pauvre Montvers, te voilà enfoncé !...

Celui qui avait parlé le regretta. Le « pauvre Montvers » avait une figure bouleversée qui lui fit peur.

Quelques secondes après, M^{re} de Montvers, affolée, vit arriver son fils pâle, défilé, lui criant la nouvelle, les dents serrées et l'air égaré :

— Cela ne se fera pas... Je le tuerai ou il me tuera... Je ne veux pas de la vie sans elle !...

Le courrier suivant se chargea d'administrer une douche à ce forcené et l'empêcha de se livrer aux pires extravagances.

En jeune fille « très moderne », habituée « à débrouiller elle-même ses petites affaires », Jeanne

lui annonçait son mariage. Pauvre petit, elle lui devait bien cette légère... consolation !

« Mon cher Willie,

« Notre bonne amitié m'autorise à vous faire part moi-même de mon mariage avec le prince Bracia. Vous savez combien je tiens à vous, mon ami, combien donc je serai heureuse de vous avoir, ainsi que votre chère mère, près de nous à ce moment-là. Mon mariage aura lieu en octobre; souvenez-vous-en et ne manquez pas de m'apporter vos bonnes félicitations... avant de partir pour votre long voyage !

« JEANNE SFELD. »

Il déchira la lettre, en jeta les morceaux à terre :

— On ne se joue pas d'un homme comme elle s'est jouée de moi !... C'est affreux !...

Et maintenant, que devenir? Comment supporter la vie sans elle... une vie morne, absurde... C'était fini... Il aurait voulu mourir.

Alors, il se jeta sur son lit, étouffant ses sanglots dans son oreiller, s'arrachant les cheveux...

Un peu plus tard, sa mère lui dit très doucement :

— Willie, allons à Montvers; veux-tu ?

Il répliqua :

— Montvers ou ailleurs, qu'importe maintenant...

Et elle l'emmena à Montvers. Elle espérait en sa jeunesse, pour le guérir du grand désespoir qu'elle n'avait pas su lui éviter.

Kati a, comme d'habitude, fait bien mousser le chocolat de « mademoiselle » ; elle le lui apporte sur le petit plateau d'argent. « Mademoiselle » a maigri, s'est effilée, ses yeux sont cerclés de bistre, peut-être rouges... Comme on a dit à Kati une fois pour toutes de ne plus s'occuper de « ces choses », elle ne s'en occupe plus... faut s'expliquer ! Mais elle hoche la tête... ça ne va plus, maintenant, au Cottage : « Mademoiselle » y est sans y être, madame reste, mais c'est comme si elle était sortie. Alors Kati aussi est comme qui dirait un corps sans âme et s'en va de mélancolie... pour sûr ! Elle sait bien ce qu'elle ferait si elle avait de bonnes jambes : elle irait tirer les oreilles à certain galopin, comme autrefois, quand il voulait mettre la main à ses saucées !

Ah ! il lui a fait un assaisonnement qui n'est pas de son goût, cette fois-ci... Mais, chut ! on lui a défendu de s'occuper « de ces choses-là » !

Ce matin-là, elle est toute gonflée de sa grande nouvelle, et « si en terreur » de ne pouvoir la dire, qu'elle en oublie d'user de préambule.

— Mademoiselle ! monsieur Willie ne se marie plus ! La demoiselle en a pris un autre, voire même que c'est un prince. Madame de là-haut a trouvé encore plus ambitieuse qu'elle, et le bon Dieu sait qu'elle l'est assez...

Kati n'avait jamais beaucoup aimé M^{me} de Montvers.

Maud ne dit rien.

— M. Willie est comme fou ; c'est pas mauvais qu'il sache un peu ce que c'est que la peine ! Il a fait son possible pour que sa demoiselle le reprenne, mais elle préfère être princesse...

Maud ne dit toujours rien.

— Alors, madame sa mère, qui n'a que ce qu'elle a cherché avec tout son orgueil, n'a plus su que faire !... Il a voulu s'en aller très loin, puis il a pensé que partout il emporterait son chagrin dans sa malle. Voilà comment ils sont là-haut, arrivés d'hier au soir par le dernier train. Si ce n'est pas une pitié, pour des jeunes gens qui se moquent de vous, de se mettre dans l'état où est M. Willie... Bernard m'a dit, à moi-même, qu'il ne l'aurait pas reconnu...

Qu'est-ce qu'elle a donc, la pauvre « mademoiselle », ne voilà-t-il pas qu'elle pleure... qu'elle pleure !... Kati, effarée, court chercher « madame ». « Mademoiselle » pleure toujours avec de gros sanglots, on dirait une pluie de larmes amassées goutte à goutte, sous l'empire d'un grand chagrin qui aurait duré très longtemps...

— Faudrait s'expliquer, on ne peut plus rien dire en ce monde de misères ! Des fois, quand on croit bien faire, c'est encore mal !...

La vieille Kati, s'épongeant les yeux avec son tablier, s'en va dans sa cuisine.

La grande maison, là-haut, a de nouveau ouvert ses portes, ses fenêtres. Elle a repris son aspect accueillant, en face des Pyrénées, rosées par le soleil.

Il est arrivé depuis trois jours. Maud le sait ! Personne n'est venu.

Ne viendra-t-il donc pas ?...

Maud est assise sous le châtaignier.

On marche dans le chemin des vignes. Serait-ce lui ?... Oui, c'est lui ; mais comme il est changé !

Très pâle, elle l'attend... Il la voit, ses traits se détendent.

— Oh ! chère petite Maud, je souffre tant, guérissez-moi !

Il tombe aux pieds de la jeune fille, assise sous le châtaignier et, posant sa tête sur les genoux de cette amie d'enfance, qu'il regarde comme une petite sœur, il lui conte longuement, tristement, l'histoire de la passion qui bouleverse sa vie...

Elle connaît ces souffrances, la pauvre fillette, mais elle ne l'avouera pas !...

Enfin, c'est son Willie qu'elle retrouve, c'est bien son Willie qui lui raconte ses peines, comme jadis quand, tout enfant, il avait un gros chagrin...

— Maud ! guérissez-moi, je souffre tant !

— Willie ! aimez-moi un peu... Vous m'aidez à vous guérir !

Et, peu à peu, il se remet à l'aimer comme autrefois, pénétré de l'exquise bonté de la jeune fille, commençant à comprendre aussi qu'il n'avait pas été seul à souffrir !... Et quand il devine enfin !... une grande lumière heureuse se fait en lui :

— Maud ! il me faut mon pardon ! dit-il.

Elle, très calme, répond :

— Willie, vous vouliez visiter les Indes, le Canada... Faites ces voyages et quand vous reviendrez, nous...

Willie, anxieux, attend la fin de la phrase.

— ...Nous... verrons si nous pouvons vous l'accorder !...

Et il est parti, docile.

Dans le joli coin de verdure et d'ombre où semble se concentrer leur vie, M^{me} Gérard et Maud sont assises dans les fauteuils de paille, Small couché près d'elles.

Le fouillis de rosiers, de vigne vierge, de clématites qui enguirlande le Cottage est rempli d'oiseaux.

On est au mois de juin.

Voilà dix-huit mois que Willie est parti. Souvent, il a demandé l'autorisation de venir chercher son pardon. Maud a répondu : « Pas encore ! »

La dernière lettre était si pressante ; elle a dit enfin : « Revenez ! »

Et maintenant, elle l'attend chaque jour ; elle sait qu'il arrive, qu'il approche, son Willie !

Elle travaille, la tête penchée...

— Maud !

Le voilà enfin ! Il ouvre la barrière blanche ; c'est bien lui... Elle a reconnu sa voix !... sa chère voix !...

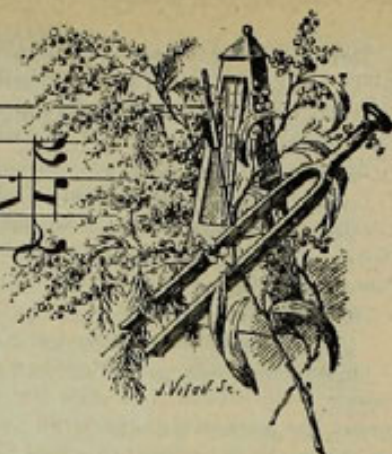
Cette fois, Willie a mérité son pardon, et Maud le lui accordera.

On est heureux vraiment, en ces jours de scepticisme et de doute, de voir les histoires finir parfois comme des contes de fées.

M.-L. T.

FIN





Octobre! — Retour du solfège. — Théâtres lyriques : rentrées, reprises, études et projets. — À Munich. — La Nativité. — Nouveautés de choix.



ous n'irons plus au bois... Il faut en prendre son parti. La dernière feuille va tomber, et toute cette luxuriante végétation soumise aux trente-deux degrés de chaleur trop tardivement subis, s'effrite, s'envole et se disperse sous les morsures de la bise automnale.

Il n'inspire pas des pensées couleur de rose, ce premier octobre, presque toujours triste et pluvieux. Pour un grand nombre, c'est la fin des joyeux ébats qu'apporte la vie au grand air, libre et réconfortante, qui répare les forces et nous permet de reprendre le travail sans défaillance et sans ennui.

Voici revenir les occupations casanières, les travaux réguliers. Nous allons retrouver notre solfège un peu abandonné, et il ne faut pas oublier que, sans le solfège, il n'y a pas de musiciennes. Mois d'octobre, je te détestais tout à l'heure, mais je te salue maintenant : tu ramènes le solfège. Sois le bienvenu ! L'imagination est, dit-on, le soleil de la musique, mais le solfège en est la lumière. Assez, petites follettes, de jeux, de sauts et de rires ; assez, blondes mutines, toutes rouges et toutes essouffées. Voici le professeur, avec armes et bagages, qui vient vous dire, comme Charles VII chez ses grands vassaux : « A nous deux, maintenant. »

Voici aussi revenir, de tous les points du globe, artistes chanteurs, musiciens, poètes et littérateurs. Les uns ont achevé l'œuvre commencée, les autres ont mis la pièce nouvelle sur le métier, et leurs interprètes arrivent, vaillants et reposés, pour la plupart, se préparant à recueillir la nouvelle moisson de succès, qui, en chatouillant agréablement leur amour-propre, retombera en pluie d'or dans leur escarcelle.

De brillantes rentrées se sont effectuées à l'Opéra ; M^{me} Bréval et Hégdon ont été acclamées dans la *Wathyrrie*, M^{me} Bosman dans *Tannhauser*, etc.

Mais un début qui a pris les proportions d'un vrai triomphe a été celui de M. Alvarez dans ce même *Tannhauser*. Avec la plus jolie voix du monde, il phrase en maître et on assure que, au dernier acte, il surpasse Van Dyck dans la belle interprétation qu'il donne au récit du *Pèlerinage*. C'est un chanteur de très grand style, et les succès qu'il vient d'avoir au Covent-Garden de Londres, sont pleinement justifiés. *Tannhauser* est admirablement monté et peut compter sur une longue carrière sur notre première scène.

Depuis le retour de MM. Saint-Saëns et Gailhard, les études de *Frédégonde* avancent rapidement ; on s'attend à un chef-d'œuvre du maître.

On sait qu'en dehors des dix concerts que prépare la direction, et qui ont pour principal but de faire entendre les œuvres nouvelles de nos jeunes compositeurs, il sera donné trois festivals : festival Saint-Saëns, festival Massenet et festival Vincent d'Indy. Ces séances seront de la plus haute attraction, et la première paraît fixée au premier dimanche de novembre.

L'Opéra-Comique a ouvert ses portes en reprenant *Mignon* et le *Maître de Chapelle*. Avec d'intéressantes reprises telles que les *Pêcheurs de Perles* et le *Toréador* ; le *Pré-aux-Clercs* et *Les Deux Avars* ; *Carmen*, *Paul et Virginie*, *Manon*, etc., on attendra facilement *Xavière*, de Théodore Dubois, et *La Navarraise*, de Massenet, dont la première paraîtra peut-être avant nous.

Dans un lointain qu'il ne nous est pas permis de préciser, on jase d'avance sur *Le Chevalier d'Harmant*, opéra en quatre actes, qui serait signé Alexandre Dumas et Paul Ferrier. M. André Messager, qui est chargé d'en écrire la musique, verrait son nouvel ouvrage représenté en même temps à Vienne et à Paris. Un opéra-comique en trois actes, également de M. Paul Ferrier, et dont M. Serpette vient de terminer la musique, aurait pour titre provisoire : *Par ordre de l'Empereur*. L'action se déroule en 1808. M. Paul Ferrier est inépuisable : il est aussi l'auteur d'un opéra-comique en deux actes : *Le Grillon*, dont M. Audran vient d'écrire la partition.

Le cycle de Wagner, à Munich, touche à sa fin.

Malgré la foule cosmopolite attirée à l'Hoftheater par ces belles représentations, et malgré les soins minutieux de M. Ernest Possart, surintendant des théâtres royaux, leur succès artistique n'est pas aussi complet qu'au théâtre de Bayreuth. C'est du moins ce que pense M. Adolphe Jullien dans sa critique du *Moniteur Universel*. Mais il ne néglige pas d'en donner une raison fort plausible : c'est que, à part quelques engagements d'artistes spéciaux, la troupe ordinaire de l'Hoftheater donne le plus. Il faut reconnaître que c'est là un travail énorme, si on considère que l'œuvre entier de Wagner, depuis *Les Fées* jusqu'aux *Maîtres chanteurs*, onze partitions, vient de défiler devant toutes les notabilités musicales européennes. *Parsifal*, la douzième, n'a pas été au programme, étant encore la propriété exclusive de la scène de Bayreuth. On cite un merveilleux décor : *La Forêt de Siegfried*, qui est un véritable chef-d'œuvre.

Sans aller aussi loin chercher les émotions musicales pendant la brûlante période que nous venons de traverser, il nous a été particulièrement agréable de trouver les belles œuvres et les belles voix réfugiées sous les verts ombrages de nos campagnes, de nos plages, normandes et bretonnes, de nos parcs séculaires qui ne permettent pas même au moindre rayon de glisser sur notre front. Les fêtes de la Nativité ont été partout un triomphant hommage rendu par la foi chrétienne à la Sainte Mère du Sauveur. La vieille cité lyonnaise offre un coup d'œil féerique le soir du 8 septembre, où Notre-Dame de Fourvières rayonne de mille feux sur toute la ville comme un phare protecteur. Dans nombre de villages, aux environs de Paris, la fête de la Nativité a été célébrée avec un enthousiasme aussi religieux qu'artistique. C'est ainsi que la jolie petite église de M.-s.-O. avait été le rendez-vous d'une foule recueillie et avide de faire monter sa prière aux pieds de la Reine des anges, sur les ailes de l'harmonie. L'éminent organiste de l'église Saint-Séverin, à Paris, M. Périllou, s'était rendu à l'appel de M^{me} Marthe Crabos, et le concours de ces deux artistes hors de pair a donné un éclat grandiose à cette solennité religieuse. M^{me} Crabos, dont on retrouve souvent la magnifique voix et le beau talent au service des chants divins, avait quitté les ombrages de sa coquette villa pour mêler les suaves envolées de son chant merveilleux, aux ondes sonores de l'instrument.

L'*Ave Maria*, de Saint-Saëns, a été chanté et accompagné avec une rare perfection. C'est une admirable prière, écrite dans un style aussi simple que savant et profondément religieux, et dont la voix souple et le timbre d'or de M^{me} Crabos ont su rendre les nuances exquises. Dans le *Souvenez-*

vous, de Massenet, cette belle et éloquente inspiration, la jeune artiste a trouvé des accents si doux, si suppliants, si chauds et si vibrants que toutes les âmes, pénétrées, illuminaient les visages de leur admiration émue. Quelle ravissante page que ce *Souvenez-vous*, vierge Marie ! pleine d'éclats, de ferveur et de supplications ; mais il faut, pour la traduire telle que le maître l'a rêvée, une voix et un talent sans limites comme ceux de M^{me} Marthe Crabos et de M. Albert Périllou.

Comme compositeur, ce savant musicien a écrit des ouvrages de haute valeur, exécutés dans les grands concerts, et rien n'égale son érudition et son talent, si ce n'est sa modestie et son horreur de la banalité. C'est un grand artiste dans toute l'acception du mot, ne sacrifiant pas la majesté du sentiment religieux aux mièvreries qui séduisent l'oreille, sans arriver jusqu'à l'âme.

Nous avons signalé, le mois dernier, le premier livre des charmants *Pastels* de M^{me} H. Chrétien. Voici les titres des six mignonnes pièces, toujours à quatre petites mains, qui forment le deuxième livre de cet ouvrage, à la fois utile et récréatif.

Ce cahier, qui débute par le n° 7, pour finir au douzième, commence par *Prière matinale*, joli pastel d'un caractère religieux et doux. — L'*Ecole buissonnière* est, au contraire, d'un mouvement vif et animé qui sera très utile aux petites mains paresseuses. Plus modérée est la *Pastorale*, d'une facture imitative et savante, sans qu'il y paraisse trop. *Tambourin*, gai et léger comme un papillon, plait par sa vive allure pleine de surprises. Mais voici *Ronde de nuit*, qui vous a des airs de marche tantôt mystérieux, tantôt batailleurs. Enfin, le douzième numéro met gaillardement en scène *Les Petits forgerons*, qui, bien exécutés, marqueront un réel progrès obtenu par l'habile gradation de ce remarquable ouvrage depuis son point de départ : *Dormeuse*. Nous ne saurions trop le recommander, comme utilité et agrément, dans le premier enseignement. — Editeur : E. Baudoux, 30, boulevard Haussmann.

Pour le chant et du même auteur, signalons la charmante méditation : *Le Soir sur la montagne*, écrite dans le goût le plus artistique, et dans un registre qui peut convenir à toutes les voix. Son gracieux début dans un mouvement modéré prépare habilement l'*andantino* soutenu et majestueux qui termine cette poétique page. Le poème de M. Ed. Guinaud est un franc tableau qui, commencé à l'heure où s'éteint le jour, s'achève dans l'ombre reposée du soir. Il a ravissamment inspiré le compositeur. — Même éditeur.

MARIE LASSAVEUR.

CHAUSserie



UR me demandes-tu là, ma chère petite tante? Te dire comment on range une armoire à glace? Mais tu le sais mieux que moi. Te dire comment je range la mienne, pour servir de modèle aux jeunes générations, je le veux bien, si cela t'est utile; je pourrai même établir un parallèle entre ce meuble tel que je le comprends et tel que le comprend

grand'mère du Caylar. Tu verras qu'il y a de notables différences.

L'armoire de bonne-maman est en palissandre; un luxe inouï pour elle et que jamais elle ne se serait passé, si mon grand-père, il y a quelque trente ans, n'avait fait cette folie un jour d'anniversaire qui le rendait prodigue.

Elle est donc en palissandre verni, ses rayons en citronnier, et sur les étagères s'étalent les trésors de lingerie de la chère femme. Il y a des camisolés à manches plates, en brillanté, dont l'ampleur est resserrée à la taille par une quadruple coulisse. Il y a une pyramide de bonnets de nuit dont quelques-uns ont fait partie de son héritage maternel. On ne retrouve plus les semblables qu'au Caylar et dans les monastères cloîtrés. Au-dessous, se trouve la pile des chemises; une Valenciennes d'un demi-centimètre borde les plus élégantes; elles sont à coulisse et aussi vastes que nos robes de l'an passé. Entre les chemises et les jupons, les mouchoirs de poche. Ceux-ci, ayant été renouvelés plusieurs fois depuis soixante ans, sont à peu près modernes; cependant, il reste quelques échantillons des vastes carrés de batiste bordés d'un quadruple jour et d'une dentelle minuscule qui ne servent plus que les jours de procession pour mettre sur le reposoir.

Faut-il te parler des fichus en pointe destinés à faire un bandeau sur le bonnet de nuit, du petit jupon, complément obligatoire de la camisole dans le lit, des manches volantes destinées à préserver le bras les jours de grand froid, des guimpes, soit en flanelle, soit en jaconas, remplissant l'office de nos modernes cache-corset? Non, n'est-ce pas, tous

ces accessoires ne servent plus maintenant que les jours de charades, lorsqu'on fait main basse sur les armoires et les garde-robes des aïeules; ils semblent indiquer que nos grand'mères étaient plus frileuses que nous, et je doute qu'on trouve encore en France une jeune femme affublée comme l'étaient nos ancêtres. Si bonne-maman lit cette lettre, je suis perdue; et elle me dira certainement, avec une moue coquette qui lui va encore très bien: « Croyez bien, mademoiselle (je suis toujours mademoiselle quand grand'mère est fâchée), croyez bien que nous étions aussi jolies que vous, et grand-père du Caylar ne m'aurait pas démentie. »

Voici donc l'inventaire de la lingerie grand-maternelle; il ne faut pas oublier que cette armoire renferme en outre quelques petits accessoires qui indiquent combien ma bonne-maman était soigneuse et élégante. Il y a, par exemple, un paquet de thé dans un coin, des feuilles de rose dans un autre, de la lavande un peu partout; moi, je trouve que ça sent la pharmacie; les nez de la génération précédente déclarent que ces herbes donnent une fraîcheur de parfum avec laquelle nos essences et nos poudres ne pourraient lutter.

Maintenant, je vais raconter l'armoire à glace d'Yvonne.

C'est un vieux buffet de cuisine Louis XIV, dont le panneau unique, tout tortillé, surmonte deux tiroirs. Ce buffet est plus étroit que les armoires à glace ordinaires, mais il est dans les mêmes proportions. J'ai fait enlever le panneau de son cadre, je l'ai envoyé à Saint-Gobain, qui m'a expédié en échange un panneau de glace biseauté, exactement découpé sur mon modèle, et qui, s'il n'est pas absolument classique, a du moins l'avantage de rendre mon meuble très original et fort élégant.

Je n'ai pas besoin de te dire qu'avant tout j'avais fait lessiver à la potasse tout mon buffet qui, après avoir abrité le lard de quelque bon paysan normand, était appelé à l'honneur de recevoir les broderies et les dentelles d'Yvonne.

Tout l'intérieur de mon armoire a été ensuite tendu avec une vieille robe à rames prise dans la garde-robe de mon arrière-grand-mère; elle est blanche, rayée de rose, avec une petite guirlande grise qui court légèrement le long du tissu, souple comme un foulard, ce qui a permis de le froncer le long du fond et le long de la porte. Je dois avouer que sachets et tentures de soie sont assez coûteux, si on n'a par devers soi l'étoffe voulue. On peut la remplacer par une jolie cretonne sans apprêt, genre vieux Jouy; il y a toujours moyen de s'arranger raisonnablement avec la mode.

Maintenant, il faut que j'ouvre une parenthèse pour expliquer à nos jeunes amies comment nous avons remplacé le thé, la vanille, le vétiver par de longs sachets qu'on pose sous et sur le linge. Ces sachets se font en soie; ils sont généralement ornés d'une peinture qu'on a beaucoup de plaisir à exécuter soi-même; c'est si amusant de travailler pour son petit mobilier personnel; du reste, celles de nos amies qui ne savent pas peindre ont la ressource d'emprunter au journal un de ces charmants modèles de broderie rococo ou autre, dont il vous comble.

Les miens sont en satin blanc, avec une peinture de roses thé, d'héliotropes et de capillaires; ils sont exactement de la dimension des planches de l'armoire, ceux de dessous très plats, ceux de dessus plus gonflés et moins rigides. Entre les feuilles de ouate est la poudre de violette, imprégnée de quelques autres parfums dont je garde le secret vis-à-vis de mes plus chères amies, car tu sauras, ma tante, qu'une femme à la mode doit avoir son parfum à elle; elle le cherche, elle l'essaye, elle l'expérimente, tout cela en cachette et pour faire enrager celles qui n'ont pas su trouver aussi bien. Sur le sachet plat, on pose les piles de linge. Les chemises blanches garnies de dentelle, avec leurs petits rubans de couleur élégamment noués, sont réunies par trois sous la même faveur; à côté, les chemises de batiste de fantaisie ont un aspect encore plus gai.

Même répétition pour les chemises de nuit, les petits jupons de dessous. Quelquefois, j'introduis de la variété dans cet arrangement et j'attache ensemble la chemise, la chemise de nuit, le pantalon et le jupon assortis. Quand mon rayon est complet, je le couvre du sachet léger et parfumé, et je passe au rayon suivant.

Les mouchoirs demandent un article spécial; on les dépose dans une boîte-sachet tendue d'étoffe et dont le couvercle, à deux battants, est noué sur le milieu; de la sorte, leur parfum est plus condensé; c'est à cela qu'on vise surtout en ce moment, car il y a des sachets pour robe, qu'on suspend dans nos jupes au portemanteau, pour gants, pour voilettes, etc., etc...

Mais, sans s'écarter du sujet principal de cette lettre, j'ajoute que mes dentelles, mes voilettes et mes gants sont rangés dans des boîtes de formes différentes, à côté de mes mouchoirs.

Voilà mes trois rayons garnis, regarde l'aspect pimpant de toutes ces dentelles, ces plissés, ces jours, ces broderies, rehaussés de rubans minuscules de toutes les couleurs; fermons vite pour que la violette, le chypre, enfin mon secret, ne s'évente pas avant d'avoir servi, et laisse-moi t'embrasser pour conclure.

YVONNE.

Si vos armoires à linge, avec ou sans glaces, sont mal rangées après cela, mes chères lectrices,

ce ne sera vraiment pas la faute d'Yvonne ni la mienne, mais cette vilaine enfant a fait quelque chose de très mal en refusant de vous dévoiler son parfum et ses procédés intimes pour le fixer. Je vais vous donner quelques indications à cet égard, je les tiens de deux élégantes auxquelles je vous réponds que vous pouvez vous fier.

Et d'abord, il faut toujours plusieurs essences et poudres pour obtenir une odeur qui tienne longtemps et qui soit exquise. La base doit être toujours l'iris, et jamais l'ambre, le musc, la Peau d'Espagne; il entre toujours assez de ces parfums violents, dans toutes les autres préparations. Iris et Chypre, très fin. Iris et Héliotrope blanc, très odorant. Iris et Maréchale. Iris et Lilas blanc, très frais. Iris et Mimosa. Le plus sûr est d'avoir dans le même meuble, armoire ou commode, des sachets différents, l'ensemble alors sera parfait. Puis, quand vous mettez votre poudre d'iris, de violette ou de telle autre fleur, versez sur la ouate de l'essence du même parfum, et ajoutez un peu de poivre concassé; pas assez pour faire éternuer, mais suffisamment, toutefois; vous verrez combien ce petit truc augmente l'intensité des parfums contenus entre vos feuilles de ouate.

Quel article odorant! Quelle prodigalité de renseignements! Vous aimez donc bien la parfumerie? va-t-on m'écrire des quatre coins du monde.

— Non, mais je vous dis ce qui se fait, et je suis obligée d'enregistrer les tendances du jour. Or, à l'heure actuelle, jeunes femmes et jeunes filles, quand elles entrent dans un salon, y répandent autant de parfums qu'un bouquet, et souvent, quand elles en sortent, il faut ouvrir les fenêtres. Voilà un joli résultat; mais vous savez bien qu'en fait de mode, on ne sait jamais rester dans une juste mesure; c'est cependant là que se trouve la vérité; mais c'est la jeunesse qui décrète la mode et qui la suit. Or, qui songe à demander de la modération à la jeunesse!

Ceci me rappelle ce que me disait un jour une de nos ambassadrices, retour de Russie, qui, me parlant des usages de Pétersbourg, m'avouait ne plus pouvoir supporter l'odeur du cuir de Russie. « — Et pourquoi? lui demandai-je curieusement.

— Parce que cela me rappelle le passage du moujik chargé d'entretenir le feu et de bourrer les grands poêles. Cette opération se faisait toujours en mon absence, mais, quand je rentrais, j'étais saisie à la gorge par une odeur de cuir, de chandelle, quelque chose de gras, d'âcre, de pénétrant tellement insupportable que j'étais obligée de faire ouvrir les doubles fenêtres malgré le froid terrible du dehors; c'était le moujik et son cuir russe qui exhalaient ce parfum *sui generis*. »

Me pardonnerez-vous, mesdemoiselles, de tels souvenirs, à propos de votre luxe coquet et de vos tendances à devenir des fleurs?

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

Mots en triangle

1^{re} Plante. — 2^{re} et 4^{re} Prénoms féminins. — 3^{re} Voyage maritime. — 5^{re} Sur la table. — 6^{re} Pour voler. — 7^{re} Terme du jeu de piquet. — 8^{re} Note de musique. — 9^{re} La fin d'une colère.

(A. V., 1855.)



Charade

— Mon premier est un terme de musique.
— Mon deuxième a douze noms différents.
— On récolte en mon tout certains vins excellents
Exportés même en Amérique.

(Fâque, tte de la Lys.)

Rivières enterrées

Dire le nom des rivières cachées dans ces phrases :
Pourquoi se faire peur ? — Je me blottirai sur ton cœur. — Pars, mais ne tarde pas à revenir. — Quelle ville préfères-tu, Bagdad ou Rome ? — Comme tu es bavard ! — Je vais admirer les orangers de la serre.

(Marguerite Grosjean.)

Mots en croix

Avec les lettres suivantes disposées en croix et suivant ce pointillé, former le nom de cinq villes qui se trouvent, une en France, deux en Afrique, une en Italie, une en Allemagne :

A EEEEEEE PPP LLL B F H IIII RRRR TT MM U Z V S

(Un Sphinx.)

Mots en losange à carré blanc

Dans la corbeille. — Souverain. — Un fin siffleur. — Une île. — Adjectif possessif. — Que j'aime à l'entendre au fond des bois. — Rivière d'Allemagne. — Pronom. — Article. — Prénom masculin. — Un brave travailleur. — Consonne.

(Marguerite Grosjean.)

Mots en trident

Verticalement : Limite. — Un grand ouvrage. — Tissu de soie.
Horizontalement : Un arbre. — Pour écrire. — Pour prendre les oiseaux.

(Une ancienne abonnée.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE SEPTEMBRE

MOTS EN TRIDENT :

T	C	E
E	O	T
R	L	H
R	U	I
E	N	F
L	I	S
	G	
	H	
	E	
	T	

ENIGME : La santé.

JEU DES HOMONYMES : Amazone. — Fleuve. — Guerrière, et femme qui monte à cheval.

PROBLÈME POINTÉ :

Voyelles :

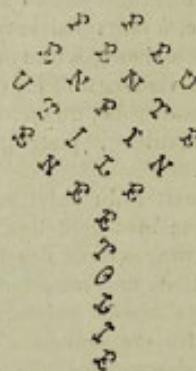
Je suis la fleur d'amour qu'Amarante on appelle
Et qui vient de Julie adorer les beaux yeux.

Consonnes :

Roses, retirez-vous. J'ai le nom d'immortelle.
Il n'appartient qu'à moi de couronner les dieux.

(De la Guirlande de Julie.)

MOTS EN ÉCRAN :



MOTS EN TRIANGLE :

MU	SA	RAI	GNE
SA	TUR	NE	
RAI	NE		
GNE			

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.